

Riquet le bouffon.

Le jour de la grand séance de tir d'Audenarde, nos lecteurs ont appris à connaître Riquet le bouffon. Ils ont appris ensuite que l'empereur avait mandé le bossu à la cour. Nous sommes persuadés que le spirituel et intelligent Riquet a inspiré assez d'intérêt pour que chacun désire savoir un peu plus à son propos.

Il y avait fête au palais de Bruxelles. L'empereur, vêtu d'étoffes de soie et de velours, étincelait au milieu du fouillis des courtisans et des belles et nobles dames. La taille bien prise, beau, jeune, rayonnant de santé, puissant, fêté, adoré, Charles pouvait se dire le plus heureux des mortels.

Il trouvait un compliment pour chaque chevalier, une parole flatteuse pour chaque dame. Son bouffon, Riquet, le suivait partout ; à chaque parole meilleure de l'empereur, il savait ajouter un peu de fiel. Le prince lui criait alors en riant :

— Tais toi, langue empoisonnée.

— Empoisonnée ? non pas Sire ! — car je ne veux pas dire — le quart de ce que je sais — ce qui serait un autre excès !

— Rengaine tes flèches acérées aujourd'hui, Riquet, reprit l'empereur, et fais moi rire.

— Votre Majesté sait — que j'y suis toujours disposé — Mais aujourd'hui vraiment — je puis y aller doucement — je suis de trop ici ! — en ce jour de folie ! — il n'y a que sots, en ce palais — et vils flatteurs, que je hais !

— Tous ces gens sont si bêtes — et le montrent si bien en cette fête — qu'un jeune prince pourrait bien s'exclamer — s'il voulait bien l'examiner — mais il trouve douce comme musique des cieux — il croit un langage merveilleux — ce qui n'est fait que pour jeter la poudre aux yeux — Et vous recherchez ces louanges de malheur — comme le papillon les fleurs.

— Riquet, tu es lugubre comme un croque-mort ce soir ! dit le prince en riant. Va au diable avec ta morale !

— Oui, Sire, votre bouffon — n'est pas dans le ton — il préférerait abandonner le terrain, — à ses collègues si bien en train.

— Riquet, tu deviens malade — ou tu vas retomber en enfance. Fais moi rire ou demain je te fais empailler comme un vieux singe, reprit l'empereur.

En effet, Riquet était mélancolique ce jour là. Lui, le joyeux bouffon, qui par ses saillies spirituelles, savait mettre toute la cour en gaité, semblait avoir perdu toute sa verve. Il traversait les salles sans s'inquiéter des courtisans qui s'y pressaient, et qui, à son passage, lui lançaient maint quolibet cruel. Sinon, ceux-ci étaient toujours rendus avec usure, mais cette fois, le bouffon ne semblait pas entendre ce qu'on lui disait. Il regardait la porte sans répit, comme s'il attendait quelqu'un.

Les courtisans remarquèrent bientôt qu'il n'était pas dans son assiette, et, comme il ne répondait pas, prenaient toute liberté pour l'insulter et le railler.

— Eh ! bouffon ! comme tu es mélancolique ! Es-tu devenu amoureux, misérable bossu !

Riquet n'entendait pas. En esprit, il était ailleurs. La chaleur, la joie, la lumière, l'animation qui régnaient dans la salle des fêtes l'oppressaient. Il se promenait de long en large, fébrilement. A la fin, il ne put supporter ce supplice plus longtemps et il s'élança dehors. Le froid de la nuit lui rafraîchit les tempes brûlantes, mais en lui brûlait un foyer ardent, qu'il devait cracher en paroles, comme le vulcan rejette la lave.

— Ah ! s'écria-t-il, la nature et les hommes m'ont rendu mauvais, cruel et lâche. Oh rage ! je suis bouffon de cour ! je suis bossu ! Sans cesse cette idée m'obsède et me torture ; que je rêve ou que je pense, sans cesse la réalité me rappelle brutalement à elle, et je m'entends dire : Riquet, bouffon ! Tu es bouffon ! Je ne puis, je ne sais, je ne veux faire que cela : Rire ! .. toujours rire ! Toujours faire rire les autres !... quelle vie misérable et affreuse ! Un esclave, un galérien ont plus de joie que moi ; ils peuvent pleurer, au moins, eux ! Je ne le puis ! Un bouffon qui pleure, voilà ce qui serait ridicule ! Et personne ne se préoccupe de ce qui se passe en moi.

Moi aussi, j'ai mes jours de détresse ; moi aussi, j'ai un cœur qui peut souffrir. Mon corps est maladif et triste ; je suis un monstre au milieu de ce luxe et de splendeur ; je veux être seul ; je cherche la solitude et l'ombre ! je serais seul avec mes pensées ; — mon âme se donnera libre cours, je

pleurerai, je sanglotterai... mais voilà qu'apparait mon maître, mon joyeux maître. Il est tout-puissant, il est aimé de toutes les femmes, la joie de vivre éclate sur son visage ; il est grand, jeune, riche ; il est roi, il est empereur et il me crie : « Riquet, fais moi rire ! Riquet, tu es mon bouffon, il faut que tu m'amuses ! » ... Pauvre bouffon que je suis !... Ne suis-je pas un homme ! Ne puis-je avoir des appétits, des passions, des sentiments comme les autres, comme tout le monde ? Dois-je me résoudre à n'être qu'un corps sans vie ? Et si la haine, la colère, l'orgueil, la jalousie, se sont amassés dans mon cœur, quand je sens qu'il faut que tout cela sorte, j'entends une voix bien connue, celle de mon maître, qui me crie : « Riquet, fais moi rire !... » quelle vie, quelle humiliation de tous les instants ! que je m'assoie, me couche ou me lève, toujours je sens le collier qui me serre le cou !

Tout le monde me méprise, tout le monde se moque de moi. Gentilshommes et nobles dames me prennent pour cible de leurs plaisanteries. Je ne suis qu'un bouffon !

Le pauvre Riquet se promenait sous la voûte de feuillage des grands arbres du parc, qui bruissaient doucement sous la brise nocturne. Involontairement il leva la tête, et vit scintiller une étoile à travers le feuillage. Il continua de la regarder et une douce mélancolie s'empara de son âme.

— Oh ! pourtant, auprès d'un seul être au monde Riquet peut pleurer, quelqu'un qui ne rit ni ne ricanne en le regardant, quelqu'un qui l'aime. Oh ! si elle devait savoir ce à quoi je sers !

Au coin, une cloche sonna minuit.

— Minuit ! murmura Riquet. Là bas, la fête continue ! Nul ne pense plus au bouffon... Que fais-je encore ici ? Oh ! je veux aller la trouver, ma colombe ! Un de ses regards fera fuir ma mélancolie ; sa voix me réjouira ; sa présence me rendra le sentiment de ma dignité. Mais ces habits !... cette marotte !... Ces grelots à mon justaucorps de velours ! Je ne puis paraître ainsi devant elle !

Riquet traversa le parc, et arriva à une petite porte de la tour Ouest. Par là, il arriva dans ses appartements. En toute hâte, il se dépouilla de ses riches vêtements et s'enveloppa d'un ample manteau sombre. Après avoir rebouclé le ceinturon de son épée, il traversa de nouveau le parc et se dirigea vers la sortie :

- Qui vive ! cria une sentinelle.
- C'est moi, mon ami.

— Qui... vous ?

— Riquet le bouffon !

— Ah, ah ! Riquet ! Non, tu ne passeras pas !

— Ne pas me laisser passer !

— Non !

— Je te ferai jeter en prison demain.

— J'exige le droit de passage !

Le bouffon mit la main à son escarcelle pour y prendre une pièce de monnaie.

— Pas d'argent ! dit le soldat.

— Que veux-tu, en ce cas ?

— Il faut me faire des vers, comme tu en fais tous les jours pour les courtisans.

Riquet était peu disposé à se prêter aux fantaisies d'un soldat.

Qu'un empereur puisse le forcer à faire des folies... soit ! Il était payé grassement pour cela ; mais voir un lansquenet exiger pareille chose, c'était trop fort !

— Ouvre moi la porte, maroufle ! ou je t'y forcerai !

— M'y forcer ! ricanna le soldat.

— Oui.

— Comment cela ?

— Avec l'épée !

Le lansquenet éclata de rire.

— Riquet ! cria-t-il, tu es le plus drôle des fous ! Eh camarades ! par ici ! Nous sommes aussi riches que l'empereur, car nous avons Riquet pour bouffon !

Celui-ci tremblait de colère et d'impatience.

Si les autres soldats étaient venus, ils l'auraient empêché de partir et si entretemps la cour s'apercevait de sa disparition on aurait pu venir le chercher.

— Voici un *carolus*, laisse moi passer ! dit Riquet, poussant une pièce d'or dans la main du soldat.

— Merci, mon bon Riquet, tu es généreux comme un prince, comme l'empereur lui même... mais il faut pourtant que tu me dises un vers...

Le bouffon ricanna :

— Allons Riquet — beau freluquet ! — Fais donc une grimace pour que tu passes — Ce n'est pas l'empereur qui demande cela — c'est un simple soldat. — Et maintenant — soudard méchant — ouvre la porte vite — ou c'est la tête que je te fends !...

Le soudard rit de bon cœur.

— Bravo ! dit-il. Bravo ! Riquet, tu es un bon garçon et un grand poète. Il faudrait me faire demain une lettre en vers pour celle que j'aime ; Car je veux cette fille, mon bon, mais elle ne veut pas de moi.

— J'ai beaucoup de sympathie pour cette fille, dit Riquet, tandis que le soldat ouvrait la porte.

— La connais-tu ?

— Non !

— Comment peux-tu l'aimer, alors ?

Le bouffon était dehors.

— Parce qu'elle est si intelligente.

— Qu'en sais-tu ?

— Mais, sapristi, parce qu'elle ne veut pas d'un ours comme toi !

Riquet se hâta de fuir car le lansquenet lui lançait des injures à la tête.

Il marcha rapidement à travers les rues désertes. Hors du palais, il respira plus librement, dans le calme de la nuit. De temps à autre il se retournait pour savoir si on ne le suivait pas. Il allait dans la direction d'Anderlecht. Les maisons devenaient rares : elles s'espaçaient de plus en plus, séparées par des jardins. Riquet s'arrêta devant une maison bourgeoise d'aspect convenable. Il regarda encore avec mille précautions si personne ne l'observait ; puis il passa par un trou de la haie, fit entendre un sifflement aigu, et frappa sur une petite porte en bois. Tout était obscur dans l'habitation, mais bientôt une lueur se dessina sur l'œil de bœuf au-dessus de la porte. Une voix demanda de l'intérieur.

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi.

Les verroux furent tirés et une vieille petite femme, un chandelier à la main, ouvrit la porte à moitié.

Riquet entra.

— Blanche dort-elle ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oui, Monsieur... Du moins je le suppose.



BLANCHE.

Mais l'escalier cria sous des pas et une lumière l'inonda. Une jeune et belle jeune fille parut.

— Oh ! ma chère Blanche ! s'écria le bouffon,

— Père ! mon cher père.

La belle jeune fille, ravissante comme un ange, embrassa le nain difforme avec tendresse.

— Oh, ma bonne petite fille ! répéta Riquet, les larmes de joie aux yeux.

— Mon bon père ! je savais que tu allais venir !

— Vrai ?

— Je le sentais.

— Pourtant je t'avais prévenue hier qu'il me serait sans doute impossible de venir t'embrasser cette nuit !

— Et pourtant je t'attendais. Je n'étais pas allée me coucher, parce qu'une voix me disait que j'allais te voir. Viens, père, viens, dans ma chambre.

LES FACÉTIES DE CHARLES-QUINT.

Quand ils furent seuls, père et fille s'embrassèrent de nouveau.

— Oh ! ma bonne et chère fille ! Mets tes deux bras autour de mon cou, dit le bouffon d'un ton ému. Viens dans mes bras, sur mon cœur ! Quand tu es là, je suis heureux : chez toi la vie me sourit et rien ne m'opprime plus. Mon enfant, où tu es je respire la joie et le bonheur !

Le visage du bouffon avait changé complètement d'expression. La mélancolie et la misanthropie qui le recouvraient d'ordinaire, avaient fait place à une expression de bonheur. Ce sourire amère qui ne le quittait jamais à la cour, au milieu de ses sarcasmes, avait disparu totalement. La tendresse, l'amour rayonnaient dans ses yeux. Toute la figure était comme transfigurée. Il y avait là quelque chose de noble et d'élevé.

— Ma chère Blanche, laisse moi te regarder, dit-il. Tu deviens de jour en jour plus belle.

— Cela te fait-il plaisir, mon père ? demanda-t-elle.

— Assurément.

— Alors j'en suis contente.

— Ne manque tu rien ici, ma Blanche ?

— Non, père.

— Es tu contente ici ?

— Je suis très heureuse.

— Ton bonheur est le mien, ma Blanche.

— Tu es bon, mon père.

— Bien, mon enfant, bien. Non, mais je t'aime au-dessus de tout. N'es tu pas ma chair et mon sang ? Que ferais-je si je ne t'avais plus ?

— Comme tu me regardes tristement.

— Moi ?

— Tu soupères. As-tu un chagrin caché ? Oh ! dis le moi, à ta fille. Hélas ! je ne suis qu'une pauvre petite !

— Que te manque-t-il, ma Blanche ? Je te le donnerai.

— Je ne sais rien... je ne connais même pas ma famille.

— Mon enfant, tu n'en as pas.

— Je ne connais pas mon nom, père.

— Que t'importe ton nom ?

— Quand j'habitais encore Eename, près d'Audenarde, mes parents adoptifs croyaient que j'étais une orpheline. Je l'ai crû jusqu'à ton arrivée.

— J'aurais dû te laisser à Eename, mon enfant.

— Pourquoi celà, mon père ?

— C'eut été prudent.

— Prudent ?

— Mais sans toi la vie m'était impossible. A Bruxelles surtout, j'avais besoin de quelqu'un qui m'aime.

— Je suis heureuse d'avoir appris à vous connaître, mon père ! Combien de fois n'ai je pas demandé à Dieu de vous voir !

— Tu ne sors jamais, n'est-ce pas, Blanche ?

— Non, père.

— Jamais ?

— Seulement le dimanche, pour aller à l'église.

— Quelle église ?

— Celle d'Anderlecht.

— Bien !

— Mais, mon père, parle donc un peu de ma mère.

Riquet laissa tomber la tête sur la poitrine.

— Ta mère, Blanche, dit-il. Oh ! mon enfant, ne fais pas s'éveiller en moi de douloureuses pensées, ne me fais pas penser que j'ai connu jadis un ange, un ange de bonté et de beauté. Oui, ma Blanche, si tu n'étais pas là devant mes yeux, je croirais encore avoir rêvé.

Le bouffon essuya une larme qui coulait sur ces joues.

— Ta mère, mon enfant, n'était pas une femme comme les autres. Quelle créature au monde, sinon elle, aurait voulu de moi ? Elle vit que j'étais laid, seul, difforme, maladif, abandonné de tous, repoussé par mes camarades, et elle m'aima à cause de ma détresse et de mon bonheur. Elle mourut et ne cessa de m'aimer jusqu'au tombeau. Son amour, ma Blanche, était l'aurore de ma nuit, une lueur descendue du ciel dans mon enfer. Je n'aurais pas survécu à ce coup, Blanche, si tu n'avais pas été là. Toi seule, toi seule, tu es tout ce que je possède au monde.

Riquet joignit les mains et pria :

— Mon Dieu ! pardonne-moi d'avoir maudit ma difformité. Tu me donnas une fille, un trésor plus grand que tous ceux que possède un mortel. Car qui pourrait être aussi pure, aussi aimante que ma fille ?

— Tu pleures, petit père.

— Non, mon enfant.

— Si, je le vois bien. Tu dois souffrir. Je ne puis supporter cette vue.

— Pleurer n'est rien, ma fille. Pleurer ! c'est joie pour moi. Que dirais-tu si tu me voyais rire ! Rire, ma fille, c'est terrible, celà ! Rien ne me torture plus que de devoir rire.

— Mon père, qu'as tu donc ?

— Rien.

— Dis moi ton nom, raconte moi tes peines.

— Non, ma Blanche. Pourquoi te dirais-je mon nom ? Je suis ton père, je t'aime. Celà ne te suffit-il pas ? Une fois hors de cette maison, vois tu, je ne suis plus le même. Tout est changé en moi, même mes habits.

— Mon père !

— Qui sait, mon enfant ? Les uns me méprisent, les autres me maudissent. Mon nom ? Que cela pourrait-il te faire de le connaître ? mais, ici, dans ta chambrette, où tout respire l'innocence et la pureté ; ici, en ta présence, je connais le bonheur, ici, seul ! Ici je peux être ton père, ton père qui t'aime, que tu estimes, que tu caresses. Ce que je suis ailleurs ne peut entrer ici, cela est loin, cela est mort ; ici je suis quelque chose de grand, de noble, d'élevé, ici, ma fille, je suis père.

— Oui, père, mon père ! dit Blanche, embrassant passionnément le monstre.

Le visage du bouffon était baigné de larmes ; une expression de douceur avait fait place au ricannement affreux. La jeune fille se pressa plus près sur son cœur, et il poursuivit :

— Personne ne vient ici, n'est il pas vrai ?

— Non, père, je te l'ai déjà dit.

— Tout à l'heure j'ai rencontré un cavalier, dans la nuit.

— Eh bien, père ?

— Je craignais qu'il ne vint ici.

— Personne ne me connaît, père.

— Tant mieux, car on voudrait te ravir à moi, si on te connaissait. Et alors j'aurais perdu tout.

— Je ne vis que pour toi, mon père.

— Oui, mon enfant, oui, fais cela et continue toujours à le faire. Où trouverais-je un cœur qui comme le tien battrait pour moi ? Autant je hais le monde, autant je t'aime. Viens t'asseoir à côté de moi. Causons encore un peu. Aimes tu ton père ? Répète le moi encore. Pourquoi parlerions nous

d'autre chose ? Nous sommes si bien ensemble, la main dans la main. Ma fille, unique bonheur que le ciel me donne en ce monde !

D'autres, vois-tu, mon enfant, ont parents, amis, frères, femme, époux ; ou des vassaux, des serviteurs, des domestiques, un cortège de flatteurs, d'alliés ou de nombreux enfants. Que sais-je ? Mais moi, je n'ai que toi. D'autres sont riches : toi seul es mon trésor, ma richesse ! D'autres encore sont jeunes, jouissent de l'amour d'une femme. Ils vivent dans la clarté, dans la pleine efflorescence de la santé ; ils marchent en conquérants dans la vie ; je n'ai, moi, que ta beauté.

Chère enfant !... Mon pays, ma ville, mon foyer, mon épouse, ma mère, ma sœur et ma fillé à la fois ! Mon bonheur, ma richesse, ma religion, ma loi, mon univers, mon monde !... Tu es tout, tout pour moi !... Je puis me tourner où je veux, hors toi je ne trouve rien qui puisse, me causer de la joie... Oh ! si je devais te perdre !... Non, je ne saurais souffrir un instant pareille pensée. Ris, ma chérie, souris moi, ton sourire est si beau. Vois, ainsi tu ressembles tant à ta mère.

— Oui, père ?

— Parfaitement.

— Cela me fait plaisir.

— Elle aussi savait me lancer des regards si tendres. Sais tu bien, ma Blanche, que ta pensée ne me quitte jamais ? Même maintenant que je ferme les yeux, je te vois devant moi. Tu es la lueur du jour pour moi. Parfois je voudrais être complètement aveugle, je souhaiterais avoir les yeux couverts d'un voile éternel pour que jamais je ne puisse connaître que toi.

— Combien je désirerais te rendre heureux, mon père !

— Mais je suis heureux ici.

— Puis-je te faire une question, père ?

— Oui, Blanche.

— Bruxelles est une grande ville, sans doute ? Une belle ville. Plus belle qu'Audenarde, n'est-ce pas ?

— Pas de beaucoup, Blanche.

— L'empereur habite Bruxelles, n'est ce pas ?

— Oui... non... parfois.

— Connais-tu l'empereur, père ?

— Si je connais l'empereur ?... Mais tous les jours...

Il s'arrêta brusquement.

— Qu'y a-t-il, père ?

— Je voulais dire que tous les jours on voit des gens pareils à l'empereur.

— Oui ?

— Mais, c'est un homme comme les autres.

Blanche semblait pensive.

— A quoi penses-tu, chérie ? demanda le bouffon, préoccupé.

— Je voudrais tant voir Bruxelles, mon père.

Riquet se leva brusquement.

— Voir Bruxelles ! Non, mon enfant, jamais, jamais ! Entends tu, Blanche ? Jamais !... C'est une mauvaise ville... On t'enlèverait, on te ravirait, parce que tu es si belle.

— Ne puis-je donc pas voir l'empereur, père ?

— Lui ? Jamais, ma Blanche. C'est... c'est un tyran. Il t'enfermerait dans un cachot.

— Pourquoi celà, mon père ?

— Parce que... parce que...

— Est-il donc si méchant ?

— Oui... non ! Il est si fantasque ! Dis moi, Blanche, tu n'es jamais sortie ?

— A l'église seulement, mon père.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Et y vas tu seule ?

— Non, père.

— Madame Bérard t'accompagne toujours ?

— Oui, mon père.

— Je t'en supplie, Blanche. Prends bien garde. Ne sois pas curieuse, ne désire pas voir Bruxelles. Tu ne me le demanderais même pas si tu savais combien la capitale est fatale à tes pareilles ! Les gentilshommes surtout y sont détestables... L'empereur lui-même est le plus dangereux de tous... A Audenarde même... Connais tu damoiselle Jeanne Van der Gheenst ?

— Oui, père. Je la vis une fois à Eename.

— Eh bien... l'empereur a fait son malheur.

— Etait-elle donc méchante, petit père ?

— Qui ?

— La damoiselle Jeanne.

— Au contraire.

— Pourquoi, en ce cas, l'empereur l'a-t-il rendu malheureuse ?

— Pourquoi..... hm ! Oh ! Sainte candeur !..... Parce que c'était sa fantaisie.

— Et pourquoi est-elle malheureuse, à présent ?

— Pourquoi ?... Mais, l'empereur lui avait fait accroire qu'il l'aimait. La damoiselle, comprends moi bien, en était persuadée. Et elle s'est imaginée que l'empereur allait l'épouser. Mais cela ne se peut pas. A présent, Jeanne aime encore l'empereur, mais il ne la paie plus de retour. Saisis tu maintenant pourquoi Jeanne est malheureuse ?

— Oui, père.

— Et tous les gentilshommes racontent aux jeunes filles qu'ils les aiment, mais il n'en est jamais ainsi.

— Jamais, père ?

— Jamais, Blanche.

— Les gentilshommes ne savent-ils donc pas aimer ?

— Si. Mais il ne peuvent aimer vraiment que les damoiselles nobles et riches, mais pas les jeunes bourgeoises. Comprends tu à présent pourquoi je te défends de sortir ?

— Non, père.

— Voici : les gentilshommes s'apercevraient de ta beauté, et viendraient te raconter qu'ils t'aiment.

— Je leur répondrais, père, que je sais très bien qu'ils ne peuvent aimer une bourgeoise et je passerais mon chemin.

— Non, ma chérie, cela n'irait point ainsi : ils t'enlèveraient, t'emmèneraient par la force.

— Où cela, père ?

— Dans leurs châteaux... Je ne saurais où tu es, et nous ne nous reverrions jamais.

— Oh ! cela serait terrible !

— Comprends tu maintenant que je puisse trembler en t'entendant parler de sortir ?

— Oui, père !

— Tu ne m'en parleras plus ?

— Plus jamais !

— Oh ! je te remercie.

— Mais ne pleure donc plus, père chéri.

— Les larmes me soulagent. J'ai ri toute la journée. Je dois te quitter à présent, ma Blanche.

— Déjà, père ?

— La nuit est loin, déjà.

— Reste encore, père.

— Bientôt, l'aube va chasser les ténèbres. Je dois partir, mon enfant.

— Quand te reverrai-je, père ?

— Dès que je le pourrai... Chaque fois que je puis me débarrasser de mon collier, j'accours vers toi. Chère ange, ma fille adorée, va te reposer à présent. A bientôt.

Père et fille s'embrassèrent et partirent. Le bouffon reprit le chemin de Bruxelles. La visite qu'il venait de faire l'avait consolé et réconforté. Avant qu'il n'ait pu atteindre les portes de la capitale, l'aube illuminait les cieux. Arrivé au palais, il entendit encore le bruit de la musique. La fête n'avait donc pas encore pris fin. Un lansquenet remarqua le bouffon, alla vers lui et lui dit :

— Eh ! Riquet ! toute la cour te cherche.

A peine le bouffon eut-il fait quelques pas dans le parc, qu'il tomba au beau milieu d'un groupe de courtisans, qui venaient rafraichir au vent du matin leur tête fatiguée des excès de la nuit. Ils l'entourèrent.

— Bouffon ! d'où viens tu ? cria l'un d'eux.

— De chez ta femme ! répondit Riquet impudemment.

— Par les cornes du diable, Messires ! le bouffon a changé d'habits.

— Il est en bonne fortune ! ricanna-ton, et la raillerie fit rire tout le monde aux éclats.

Après le départ de son père, Blanche s'était couchée, mais, quoique son sommeil ne fut pas aussi calme qu'à l'ordinaire, et, comme d'habitude elle descendit à sept heures. Madame Bérard courait déjà à pas menus dans la chambre et préparait le déjeuner.

— Bonjour, Cateau ! dit amicalement la jeune fille.

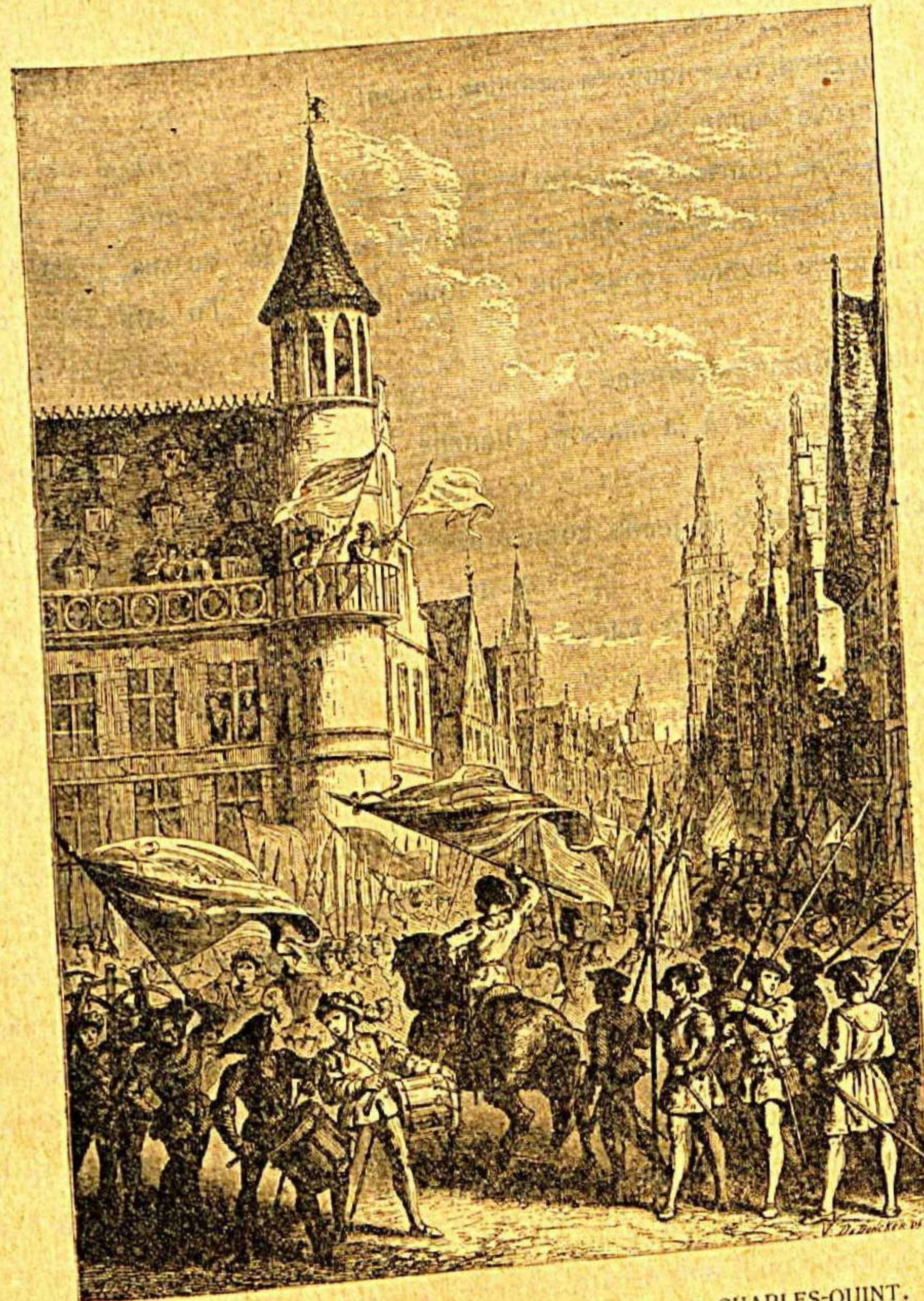
— Déjà levée, Blanche ? Pourquoi ne pas dormir un peu plus longtemps ?

— Le sommeil fuit mes paupières.

— Es-tu triste ?

— Oh non, Cateau !

— Joyeuse ?



CORTÈGE DE CORPORATIONS SOUS LE RÈGNE DE CHARLES-QUINT.

— Pas davantage.

— Qu'est-ce que ton père t'a raconté ?

— Oh ! il est si bon et si gentil pour moi ! Mais... Il ne veut pas que je sorte. Je ne puis pas voir Bruxelles. J'ai du remords, Cateau.

— Du remords ! Pourquoi ?

— Parce que je ne lui ai pas tout dit. Oh ! Cateau ! tu devrais voir comme mon père s'inquiète. Tandis qu'il me parlait j'ai vu briller des larmes dans ses yeux. Pauvre père ! Qu'il est bon ! Je n'aurais rien dû lui cacher.

— Mais que lui caches-tu ?

— Tu sais bien. Je ne devrais plus sortir.

- Tu es cloîtrée toute la semaine durant.
- Mais le dimanche...
- Tu dois pourtant entendre la messe.
- Oui, mon père ne fait pas d'observations là dessus, mais il ne sait pas qu'un jeune homme nous suit chaque dimanche. Tu sais bien, ce beau jeune homme.

Madame Bérard toussota.

- Restons donc à la maison, Blanche.
- Non, Cateau.
- Comment fuir le jeune homme sinon ?
- Je n'en sais rien.
- Il reviendra chaque fois.
- Crois-tu ! s'écria joyeusement Blanche.
- Oui.
- J'aurais dû prévenir mon père.
- Pourquoi ferais tu cela, Blanche. Il n'y a là rien de mal. Mais ton père est un peu singulier et un peu violent. Ou haïs-tu ce jeune homme ?
- Le haïr ? Oh non !... Au contraire ! Depuis que je l'ai vu, je ne puis m'empêcher de penser à lui. Nos regards se sont rencontrés. Je ne fais que penser à lui ; je le vois toujours devant moi ; je voudrais toujours être auprès de lui. Oui, Cateau ! je sens que... que je l'aime. Pour moi, il est bien au-dessus des autres jeunes gens. Il est courageux et doux à la fois... Je le lis dans ses yeux. Il est noble et fier, Cateau, et il doit être splendide à cheval.
- Il a vraiment bon air !
- Je voudrais qu'il soit déjà dimanche. Saurais-t-il où je demeure, Cateau ?
- Ne passe-t-il jamais ?
- Comment le saurais-je ? Les volets sont toujours fermés du côté de la rue et mon père ne veut pas qu'on les ouvre.
- S'il venait, Blanche, que dois je faire ?
- Le renvoyer, Cateau.
- Bien, mademoiselle.
- Que lui diras-tu, Cateau ?
- Je lui dirai : Monsieur, je vous prie de vous en aller. Et de ne plus jamais revenir.
- Non, pas ainsi.
- Comment sinon, Blanche ?

— Dis lui... dis lui : « Monsieur, je regrette de ne pouvoir vous recevoir, mais ma maîtresse ne peut recevoir de visite... de personne... C'est le père qui le veut ainsi... mais quand le père aura changé d'idée, ce qui arrivera bien un jour ou l'autre,... alors... elle vous recevra. » Diras tu cela, Cateau ?

— Oui, mademoiselle.

— Et s'il te demande si nous irons encore à la messe le dimanche, que lui répondras-tu ?

— Je lui dirai que par la suite vous ne quitterez pas la maison.

— Mais non, Cateau ! tu ne lui diras pas cela !... Il n'y a pas de mal à échanger un regard avec ce jeune homme !

L'amour est chose singulière. Elle s'introduit dans les cœurs les mieux surveillés. Riquet avait voulu préserver sa fille de l'amour ; avec un soin jaloux il l'avait enfermée loin de la capitale, et avait clos les volets du côté de la rue. Et pourtant Blanche aimait ! Cateau n'y voyait aucun mal de bavarder avec elle des jours durant, au sujet du beau jeune homme. C'était comme si le bouffon sentait son trésor menacé, car il venait plus souvent que de coutume. Les recommandations étaient toujours les mêmes : mon enfant, prends garde aux jeunes hommes ! ne te montre pas en rue ! » Certain jour on frappa à la porte.

— Qui cela peut-il être ! murmura Cateau en s'acheminant vers la porte.

Son étonnement fut grand en apercevant un gentilhomme, et il ne fit que s'accroître quand elle reconnut en lui le jeune homme qu'elles rencontraient chaque dimanche à la messe.

— Que vous faut-il, Monsieur ? fit-elle brutalement.

Mais, se rappelant la mission reçue, elle se reprit immédiatement : — Monsieur, dit-elle, je regrette d'être dans l'impossibilité de vous recevoir, parce que la jeune fille ne peut voir personne... personne... C'est son père qui le veut ainsi.

— Donc, vous m'attendiez ?

— Non, Monsieur.

— Vous savez pourtant de suite que je viens pour la demoiselle.

— C'est que... je pensais...

— Vous avez bien récité votre leçon. Faites maintenant ce que je vous demande.

— Jamais, Monsieur !

— Voici pour vous.

Le jeune homme mit dans la main de la femme une bourse où sonnaient des carolus d'or. Cela rendit Cateau plus accommodante.

— Que voulez-vous, Monsieur ? dit-elle.

— Entrer.

— Non, je puis le permettre.

— Je ne demande qu'un moment de conversation avec la demoiselle.

— C'est difficile ! Le père vient parfois à l'improviste, Monsieur. Ciel ! ce serait terrible s'il devait vous trouver ici.

De nouveau, quelques larges pièces d'or tombèrent dans la main de la vieille femme.

— Vous êtes vraiment un bon Monsieur ; il n'est pas étrange que Blanche vous aime.

— Comment dites-vous ? Blanche !

— Oui.

— Quel beau nom ! si poétique.

« L'homme est fou » pensa Cateau.

— Et tu penses qu'elle m'aime.

— J'en suis sûre, elle vous trouve beau, accompli, intrépide, que sais-je !

— Voici pour vous, femme.

Madame Bérard empocha encore quelques écus.

— Noble, distingué !

— Ah !

— Et elle me demanda ce que je pensais de vous, car sans moi la brave enfant ne fait rien.

— C'est trop de bonheur pour moi, Voyez-vous cette bague ? Une pièce de valeur.

— Je le vois bien.

— A combien l'estimez-vous ?

— Bien à vingt ducats.

— Vingt ducats, non, femme, il vaut plus de cinquante. Eh bien, cette bague...

— Est pour Blanche ?

— Non, pour vous !

— Pour moi, s'écria Cateau enchantée. Une bague de cinquante ducats ! La vieille se livra à des démonstrations de gratitude si exagérées que le

jeune homme crut qu'elle allait l'embrasser ; mais il put se retirer à temps.

— Pour moi ! répéta-t-elle.

— Oui, à une condition.

— Que voulez-vous.

— Lui entendre dire qu'elle m'aime.

— Mais ma maîtresse, Monsieur, est une jeune fille timide et honnête, vous comprendrez qu'elle ne se jettera pas à la tête de quelqu'un.

— C'est certain, mais il y a un moyen,

— Lequel ?

— Me cacher. J'écouterai ce que te dira la jeune fille.

— Et j'aurais la bague ?

— La voici.

— Oh ! la belle bague ! quelles belles pierres !

— Où est-elle ?

— Au jardin...

— Laissez moi entrer.

— Ah oui !... Hâtez-vous... Pourvu que le père ne vienne pas ! Le jeune homme se faufila dans l'ouverture de la porte, et celle-ci se referma.

Madame Bérard le conduisit à une chambre donnant sur le jardin, où elle travaillait, poussa le jeune homme derrière un rideau qui recouvrait un portemanteau.

— Que dois je faire à présent ? demanda Cateau.

— Appeler la demoiselle.

Elle alla à la porte du jardin et cria :

— Blanche ! Blanche !

Une voix claire répondit :

— Qu'y a-t-il, Cateau ?

— Viens donc !

La fillette vint aussitôt.

Elle était réellement ravissante, avec ses seize printemps et les belles couleurs de ses joues.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle encore en entrant.

L'étranger, bien caché par le rideau, la contemplait à son aise. Comme il la trouvait belle ! Comme son cœur battait ! Quelle voix charmante ! Blanche ne se savait pas épiée. Chaque geste, parce qu'il était naturel et enjoué, n'en

faisait que plaire d'avantage. Ses vêtements simples, le désordre de ses belles boucles noires qui lui donnaient un vague caractère d'Espagnole ne pouvaient que faire ressortir sa beauté.

— Pourquoi m'as-tu appelée, Cateau ?

— Celle-ci avait encore la tête pleine de la bague, qu'elle avait fourrée dans sa poche.

— Connais-tu une émeraude ?

— Non, Cateau.

— Un topaze ? Un rubis ? Un diamant ?

— Si, cela bien. Qu'est-ce que tout le reste ?

— Des pierres précieuses. Ce sont des diamants, mais je les appellerai des diamants de couleur... rouges, verts, bleus... que sais-je !

— Pourquoi parles-tu de cela ?

— Mais, on en fait des bagues !

— Qui ?

— Les gens riches. Ne voudrais-tu pas de belles bagues ?

— Non, Cateau.

— Non ?

— Qu'en ferais-tu ?

— Mais... mettre aux doigts. Cela a beaucoup de valeur !

La jeune fille rit de bon cœur.

— Cateau ! Cateau ! m'as-tu appelée pour cela ?

— Oh oui, c'est vrai... que faisais-tu au jardin ?

— Mais, arroser les fleurs et écouter les oiseaux.

— Et penser au jeune homme de tous les dimanches ?

Celui-ci vit de sa cachette qu'une rougeur couvrait ses joues.

— Tu veux me tourmenter, Cateau.

— Tu as l'air si joyeux.

— Oui, et je le suis aussi. J'ai effeuillé une marguerite.

— Que signifie cela ?

— On prend une reine-marguerite et on enlève les petites feuilles de la couronne. En tirant les feuilles une à une, on dit alternativement : Il m'aime... un peu... beaucoup... passionnément... pas de tout !... Et le mot que l'on prononce en ôtant la dernière feuille, c'est la vérité. Eh bien, sais-tu ce qui en est ?

— Non.

— Il m'aime, Cateau... il m'aime ! Je voudrais déjà qu'il soit dimanche.

— Je crois, Blanche, que c'est un gentilhomme.

— Un gentilhomme ! s'écria la jeune fille effrayée. Mon Dieu ! Ce serait terrible, cela !

— Pourquoi ?

— Parce que mon père m'a dit que les gentilshommes ne peuvent aimer les bourgeoises. Je croyais que c'était un bourgeois. Non, je ne voudrais pas d'un gentilhomme, mais bien d'un simple et pauvre garçon, qui m'aime bien.

— Tu as des idées singulières.

— A-t-il l'air si riche ?

— Non.

— Pourquoi le dis-tu alors ?

— Parce qu'il est si distingué.

— Oui, cela est vrai. Mais ce n'est pas un gentilhomme. Dimanche dernier j'ai eu un moment de crainte. En sortant de l'église je croyais qu'il allait m'adresser la parole. Mon cœur battait et je ne voyais plus rien.

— Tu l'aimes donc bien ?

— Oh ! Cateau ! j'y pense jour et nuit. Et lui à moi.

— Comment sais-tu cela ?

— Je le sens ; j'en suis sûre. Son image ne m'abandonne pas un instant. Il ne regarde pas même les autres femmes. Il n'aime plus les fêtes, les plaisirs, les passe-temps. Je suis tout pour lui. Vois, Cateau, parfois je désirerais le voir tout à coup devant moi. Je lui dirais : « Je vous aime ! je pense toujours à vous. »

A cet instant le jeune homme sortit de derrière le rideau. Blanche jeta un cri d'effroi et croyant voir une apparition surnaturelle.

— Et moi aussi, belle demoiselle, je vous aime !

— Cateau ! Cateau ! cria la jeune fille effrayée.

Mais la femme riait.

— Voilà votre désir rempli, Mademoiselle, dit-elle.

— Monsieur, d'où venez-vous ? demanda la jeune fille.

— Je viens, demoiselle, vous dire que je vous aime.

— Oh ciel ! que dois-je faire !... Pourvu qu'on ne vous ait pas vu entrer ! Mon Dieu ! Si mon père allait venir !... Partez, Monsieur !

— Partir, quand j'ai entendu l'aveu d'amour de votre bouche ! Maintenant que nous nous appartenons mutuellement ! Vous m'aimez... vous l'avez dit !

Blanche était effrayée et honteuse. Le jeune homme avait surpris ses paroles.

— C'est un secret que vous m'arrachez, Monsieur !

— Oh, j'en suis si heureux !

— Mais il faut que vous partiez, Monsieur.

— Non, ma chère Blanche, je reste ! Nos sorts sont liés. J'ai éveillé l'amour en votre cœur et désormais nous vivrons tous deux la main dans la main !

Ces paroles sonnaient agréablement aux oreilles de la jeune fille.

— L'amour, Blanche, c'est le soleil de la vie ! Les rayons vous transperceront. Règner, être roi ; être riche et puissant ; tout cela n'est rien, tout cela est humain, mais une chose est noble, une chose est grande : l'amour !... Blanche, je t'apporte, je t'apporte le bonheur. La vie est une fleur, l'amour en est le miel. La douce colombe doit s'unir au vautour puissant ; la faiblesse aimable se repose sur la force, et, la main dans la main, nous vivrons ! Aimons nous ! Aimons !

— J'ai peur, Monsieur.

— Oh ! dites moi que tu m'aimes, Blanche.

— Vous m'avez écouté, Monsieur.

— Répétez le moi.

— Vous le savez.

— Je suis heureux.

— Je suis perdue. Vous êtes un gentilhomme, Monsieur.

— Non !

— Est-ce vrai ? s'écria la jeune fille joyeusement ? Et comment vous appelez-vous ?

— Je... je m'appelle... François Jourdan. Je ne suis pas riche. Je suis peintre. Oh ! que je suis heureux !

Mais Cateau les interrompit tout à coup :

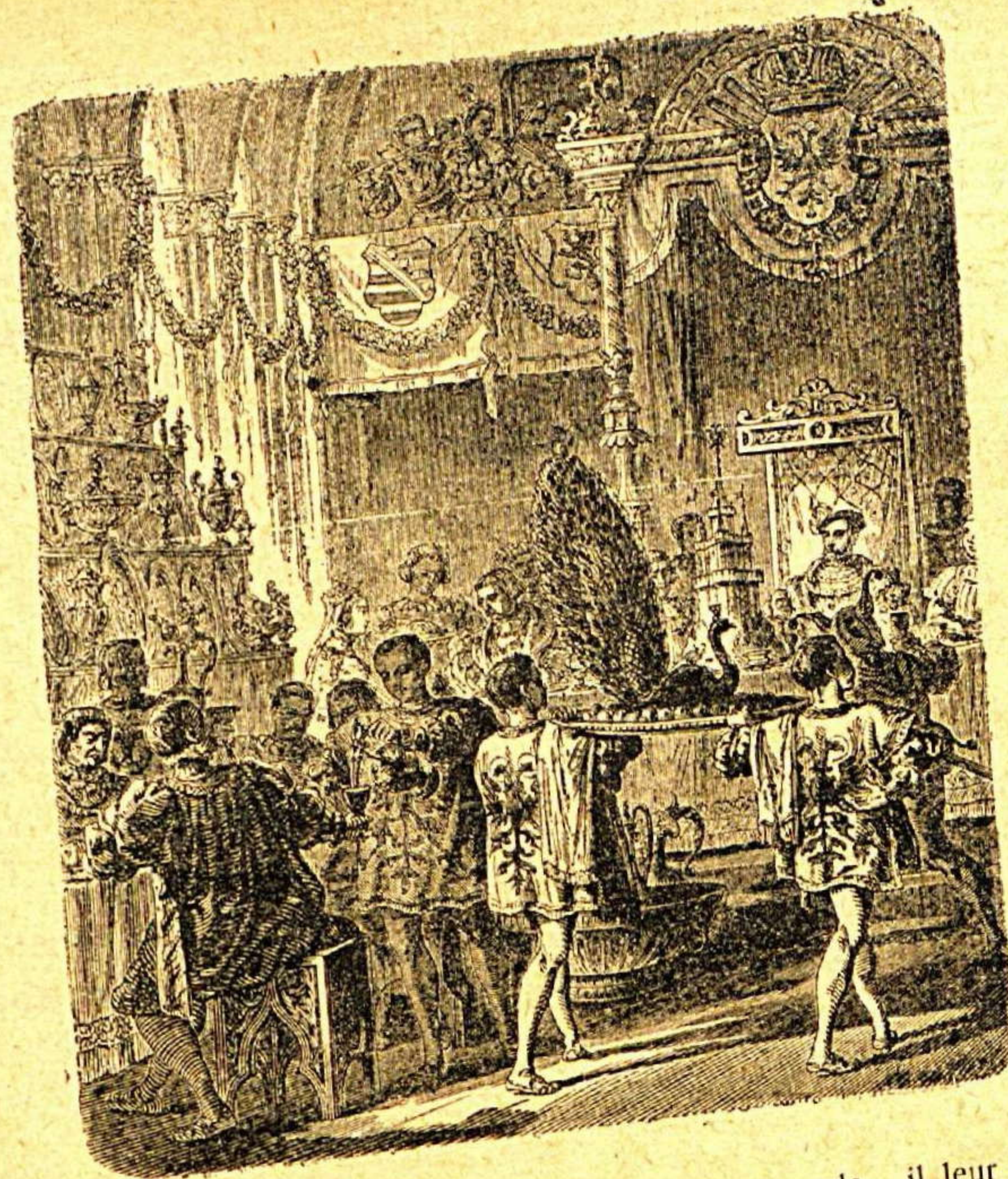
— Monsieur, Monsieur, fuyez ! J'entends le pas du père.

— Mon père ! gémit Blanche.

— Fuyez par le jardin, Monsieur, dit Cateau.

Le jeune homme eut tout juste le temps de s'esquiver par la porte du jardin. Il était temps. Riquet entra et, remarquant l'émotion de la jeune fille :

— Qu'y a-t-il, mon enfant. demanda-t-il, préoccupé.



L'amour rend astucieuse la plus simple fille du monde, il leur apprend à cacher la vérité.

— Mon père, j'ai mal à la tête, répondit Blanche avec la figure la plus ingénue de la terre.

Les fenêtres du palais impérial rayonnaient dans la douce nuit de juin. Sa Majesté était encore à Bruxelles et chaque jour il y avait fête ou réjouissance. Chaque jour les salles dorées s'emplissaient d'une foule étincillante de gentilshommes et de nobles dames. La danse et la musique, les lustres et les torches, les rires et les causeries aminaient le palais et le parc. On y voyait des domestiques qui couraient deci delà portant des plats d'or, des coupes d'émail. Les vins précieux de France, de Hongrie, d'Italie et d'Espagne y coulaient à flots. L'empereur se promenait à cet instant avec le jeune comte de Lannoy.

— Vous avez l'air triste, comte.

- Mon extérieur me trahit, en ce cas, Sire.
- Que voulez-vous dire ?
- Je suis heureux au possible.
- Il est rare d'entendre un mortel dire pareille chose ! Je suis empereur et je n'oserais affirmer que je suis heureux. Je vous trouve si recueilli, comte. Oui, le bonheur vrai est calme, et rend doux et enclin à la rêverie.
- Votre Majesté connaît le cœur humain.
- Croyez-vous ? Eh bien, comte, vous m'incitez à pénétrer davantage dans vos pensées intimes. A moins que je ne sois indiscret.
- Votre Majesté ne saurait être indiscrete. C'est un grand honneur si elle veut bien s'occuper de son fidèle sujet.
- Je vais devinez, comte !
- Je crains que Votre Majesté, malgré toute sa clairvoyance, ne le trouve pas !
- Je veux l'essayer ! comte, vous êtes amoureux ? Ai je deviné juste ?
- C'est comme le dit Votre Majesté ? répondit de Lannoy en s'inclinant.
- Pour la première fois ! Est-ce ainsi.
- Absolument !
- Et la damoiselle vous a avoué son amour.
- Votre Majesté est bien informée. Votre Majesté est absolument au courant.
- Eh bien, comte ! je ne suis informé de rien, je ne fais que deviner. Vous doutez ?
- Il n'est pas permis de douter de la parole de l'empereur.
- Mais je sens bien que c'est le cas pour vous. Et pourtant mon raisonnement était très simple. Qu'est ce qui peut rendre heureux un jeune homme comme vous, heureux au possible ? L'amour seul. Quand l'amour rend il heureux ? Quand on a obtenu le consentement de la jeune fille qu'on aime : la première entrevue fait toujours le plus d'effet. C'est ainsi, chevalier, que j'ai découvert votre secret.
- Je dois admirer la pénétration de Votre Majesté.
- Racontez moi donc quelque chose.
- Eh bien, Sire, elle a des cheveux noirs comme le jais et compte seize ou dix sept printemps, des joues comme des roses dans la neige ; au surplus très intelligente, vive, mais très simple.
- Et où la voyez-vous ?

- Le dimanche, Sire, après la messe.
- Votre fiancée est-elle de haute noblesse ?
- Je crains... que non, Sire. Et voila pourquoi je voudrais que vous m'autorisiez à l'épouser.
- Une véritable idylle, comte ! elle est sans doute la fille d'un simple chevalier.
- Pas même, Sire.
- Ce n'est pas une bourgeoise, pourtant ?
- Si, Sire.
- Mais comte, que vous me demandez là est impossible.
- J'avais pourtant espéré que vous me donneriez cette permission, Sire, au nom de notre amitié.
- Charles-Quint releva ses moustaches blondes. Il pensait à son amour pour Jeanne Van der Gheenst. Lui avait aussi voulu l'épouser, mais il y avait le trône.
- Nous verrons, de Lannoy, dit-il avec condescendance.
- Puis-je l'espérer, Sire ?
- Oui.
- Le comte prit la main de l'empereur et la baisa.
- Sire, je vous remercie, dit-il ému.
- De loin, les autres gentilshommes avaient vu ce geste, et se disaient d'un air envieux :
- de Lanoy a de nouveau reçu quelque faveur !
- Le prince et de Lannoy rejoignirent le groupe des courtisans.
- Où est mon bouffon, Messires ? demanda Charles.
- Nous croyons, Sire, dit d'Egmont, que Riquet quitte assez souvent le palais.
- Mais, voila que cela se présente régulièrement chaque nuit !
- En effet, Sire !
- Ah ! voila d'Assche, dit l'empereur en voyant s'approcher le comte d'Assche.
- C'était un véritable courtisan, tout habillé de dentelles et de velours, frisé, pommadé en embaumé comme une dame d'honneur et de manières très courtoises.
- L'empereur était joyeux de voir ce beau muguet, car celui-ci avait toujours quelque chose de neuf à raconter. Il était l'âme de la cour ; pendant les fêtes,

il inventait et exécutait mille farces et mille complots joyeux. Son visage étincelait de joie et de plaisir.

— d'Assche à l'air satisfait, fit l'empereur.

— Je le suis en effet, Sire.

— Je crois que tu as l'une ou l'autre nouvelle.

— Oui, Sire, j'ai une grande nouvelle.

— Vous nous faites languir.

— Cela vous ébahira, cela vous fera croire que nous sommes fous !
Quelque chose d'étrange, d'incroyable, de ridicule ! d'amusant, d'inouï !

L'empereur et les courtisans, entourèrent le jeune comte en riant.

— Qu'est-ce donc ? crièrent plusieurs d'entre eux.

— Sire, n'avez-vous pas remarqué les absences répétées de votre bouffon.

— Mais oui, d'Assche.

— Ne remarquâtes vous pas que Riquet est devenu moins spirituel ?

— Peut-être.

— Qu'il quitte le château tous les jours et qu'il sort parfois la nuit ?

— Oui.

— Eh bien, Sire, j'ai voulu éclaircir cette énigme.

— Et je me le demandais tout juste ! dit l'empereur.

— En ce cas, je suis doublement heureux, Sire, car j'ai trouvé le salut du problème.

— Ah !

— Eh bien, Messieurs, que s'est-il passé ?

— Riquet est devenu droit !

— Il a perdu sa bosse !

— Il est devenu ministre !

— On l'a servi en guise de sanglier !

— Non, Messieurs, c'est plus fort que tout cela !

— Il a conspiré !

— Il va se battre en duel !

— Il a découvert un singe plus laid que lui !

— Non, non ! dit d'Assche. Plus fort ! non, Messieurs, vous ne le devinez jamais !

— Dites le donc.

— Eh bien, Sire ! Riquet, le bouffon, est amoureux !

Un éclat de rire formidable salua cette révélation. de Lannoy seul, qui, en ce moment, n'avait pas le cœur de railler les affaires d'amour, ne partagea pas l'animation générale et s'éloigna. de Horne interrompit.

— Voilà un merveilleux conte !

— Bien trouvé, d'Assche ! dit l'empereur.

— Pardon Sire, c'est la vérité.

— Vous êtes fécond en trouvailles pareilles.

— Je vous jure, Sire, que je vous dis la vérité. Depuis quelques jours j'ai remarqué que votre bouffon s'esquivait souvent. J'avais déjà essayé de suivre sa piste, mais je n'y étais pas encore parvenu. Riquet se retourna une vingtaine de fois ; il était impossible de le suivre, que fis-je ? Je l'attendis à cheval et ce soir j'y suis parvenu, après beaucoup d'efforts stériles.

— Et que découvrites vous ?

— Que votre bouffon, Sire, a une belle à Anderlecht. Je ne saurais dire si elle est belle ou laide. Mais elle l'aime, car au départ, ils s'embrassèrent encore sur le pas de la porte.

— Riquet cupidon !

— Donc, il est parti, comte, et vous l'avez devancé à cheval ?

— Oui, Sire.

— Nous reverrons donc le bouffon dans une demi-heure. Messire, dit l'empereur, voilà une magnifique occasion pour vous de lui faire payer ses grossièretés.

Les courtisans s'inclinèrent ; il était inutile que le prince leur fit cette recommandation. Tous avaient souffert des railleries du bouffon. Ah ! cette fois ils sauront se venger.

de Hornes dit :

— Comte d'Assche, restez-vous à la tête de la conspiration ourdie par la cour contre sa Majesté le bouffon ?

— Je veux bien, dit d'Assche, mais, en ce cas, il faut que vous m'obéissiez tous à la lettre.

— Accepté !

— Sans réticences ?

— Nous le jurons ! dirent les chevaliers en riant, et ils tirèrent leurs épées comme s'il eut été question d'une affaire d'Etat de la plus haute importance.

A ce moment, Riquet parut dans la salle. Il vit les gentilshommes, dont certains étaient excités par la boisson, croiser leurs épées, et les entendit répéter :

— Nous le jurons !

Le bouffon semblait de bonne humeur. Il ignorait le complot tramé contre lui. Il salua les courtisans d'un éclat de rire railleur, mais ceux-ci rirent plus haut que lui et l'entourèrent en gambadant. Il lut la moquerie dans leurs yeux. Riquet connaissait le cœur humain.

— Ces gens m'ont joué un mauvais tour ! se dit-il.

Il regarda autour de lui comme s'il cherchait un ami, qui le préviendrait ou lui donnerait conseil. Mais il n'y avait personne ! Parmi tous les courtisans il n'y en avait aucun à qui il aurait pu se fier. Il ne nourrissait d'estime respectueuse qu'à l'égard d'un seul, le chevalier comte de Lannoy.

« Peut-être ne sont ils qu'ivres, pensa-t-il, bah ! et puis, que pourrait-on me faire ? Je serai sur mes gardes. »

— Eh bien, Riquet, quelles nouvelles ? demanda d'Assche.

— Je n'en ai point, sire comte ! — Elles ne sont pas à bon compte — les jours se suivent sans variation — je ne suis plus dans le ton — mais vous tous, mes seigneurs que juriez-vous tout à l'heure ?

— Un complot, Riquet !

— Un complot ! — En voila du beau ! Seriez-vous devenus sérieux ? — Ce n'est pas une affaire de jeu ! — Des conspirateurs — nobles seigneurs, — sont des hommes — et vous n'êtes que des tonnes — pleines de bière et de vin ! — C'est trop drôle à la fin !

— Et pourtant tu verras ce que nous avons décidé, bouffon, dit d'Assche.

— Je ne suis pas si bête ! — Et qui se trouve à la tête ?

— Moi, Riquet.

— Vous, d'Assche, encore mieux ! — Cela me rend curieux ! — Mais conspirer, croyez moi bien — n'est pas affaire de gandin ! — Il faut de l'énergie, de l'entendement — et cela vous manque complètement. — Et qui sera la victime, Messires — de ce complot nouveau jeu ?

— Devine, Riquet, ou tu n'en sauras rien.

— Messieurs, dit le bouffon — à tout prendre — je veux, sans me méprendre — deviner du premier coup ? — Promettez-moi de dire tout ?

— Oui, dit d'Assche, si tu devines immédiatement.

— Messieurs, il ne faut pas qu'on m'abuse ! J'ai votre parole sans ruse ?

— Oui.

— Et bien ! votre complot n'est que bouffonnerie — pauvre sottie — elle est dirigée contre moi, en personne ! — souffrez que je m'en étonne. — Ne soyez donc pas saisis, et avouez que j'y suis !

Les courtisans se regardèrent. Pourtant, d'Assche ne broncha pas.

— Riquet, dit-il, tu as ma parole. Oui, c'est contre toi que l'on conspire. Un homme averti en vaut deux, dit le proverbe, ouvre donc l'œil, car, bouffon, c'est à toi qu'on veut.

Riquet rit aux éclats.

— Hauts courtisans ! — ricana-t-il, — dignitaires puissants ! — Comtes et ducs, princes aussi — à vous tous merci ! — Vous, sans peur ni reproche — nobles de vieille roche ! — de courage éprouvé — à l'intelligence éclairée — soutiens de la patrie — terreur de l'ennemi — piliers de l'empire d'occident — en qui le prince est confiant — avez tiré l'épée — vous osez conspirer — comme si l'empire était en jeu — et contre qui, Messieurs ? — Contre un bouffon, un fou ! — et encore, que Dieu soit avec vous — car sinon vous n'obtiendrez — vous tous assemblés — mince avantage — dans cette lutte peu sage !

Et Riquet s'éloigna sous les regards furieux des courtisans.

— Messires, dit d'Assche, ce pleutre paiera cher son impudence.

Riquet s'était esquivé de la salle où venait de se tramer contre lui ce mystérieux complot. Il devait y jouer le bouffon, faire sonner les grelots de la folie, et il sentait qu'il n'en aurait pas le courage.

Il avait vu des lueurs méchantes aux yeux des courtisans. Et tout à coup, tandis que l'amère vérité lui perçait le cœur, il se sentit étreint par une tristesse profonde. Il sentait l'approche d'un malheur inconnu, de quelque chose de terrible et de fatal qui l'écraserait et lui ferait pleurer des larmes de sang. Un funèbre pressentiment s'empara de lui. En y pensant, l'image de Blanche lui apparaissait, du seul être qu'il aimait sur terre, qui l'aimait avec tendresse, qui lui donnait des baisers où se disaient toute sa candeur et toute sa pureté. Riquet se sentit invinciblement attiré par la nature, toujours clémente et bonne, par la solitude du dehors. Il voulait respirer l'air pur et frais, y plonger ses tempes brûlantes et son front enfiévré. Il s'élança vers le parc, les mains sur la poitrine.

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc ! hurla-t-il. Mon cœur, cœur impétueux, pourquoi bats tu ainsi ?

Et il leva les yeux vers les étoiles qui scintillaient au firmament, tandis que, majestueusement, la lune se levait derrière les tourelles de l'impériale demeure. Sa lueur fantomatique caressait les fleurs et les feuillage des hêtres, des chênes et des grands peupliers pleins de murmures. Arrivé à une clairière illuminée toute par les rayons de la lune, le bouffon s'arrêta, respira profondément et se passa la main sur le front.

— Ici je veux me reposer, moi, pauvre fou ! dit-il d'une voix étranglée, et il s'affaissa sur un banc de mousse, contre le tronc massif d'un hêtre.

— Oui, ici, loin des regards de ces courtisans qui raillent, qui brisent les cœurs et qui font souffrir, loin de ces gens, dont plusieurs n'ont qu'une âme de bête dans un corps humain, et qui couvent leur putréfaction de précieux habits.

Il s'abandonna à ses réflexions. A quoi pensait-il ? A quoi pouvait-il songer, ce nain difforme, sinon aux aventures de sa jeunesse, à ses malheurs passés, à ses malheurs présents... et surtout à Blanche, cette enfant adorée, qui ne connaissait pas le triste métier de son père, de celui qui s'abaissait pour lui assurer la richesse, pour pouvoir la rendre heureuse un jour.

— Oh ! si mon enfant était heureuse ! dit-il, tandis que la nuit de juin l'enveloppait de ses ombres... Si j'avais quelque fortune, je jetterais ma marotte par-dessus les moulins, je déchirerais cette livrée de malheur pour vivre avec elle, pour ne vivre que pour elle, épiant le moindre de ses désirs. Telle une madonne, je la mettrais sur un autel, je l'adorerais, je l'encenserais, je la parerais de toutes les fleurs du printemps et de l'amour paternel. Mais quand ? quand aborderai-je au rivage béni du bonheur ?

Il se tut. La nuit susurrant mystérieusement, la nature parlait de sa beauté. Une douce brise agitait les feuillages et un rossignol chantait sa dernière chanson dans un arbrisseau. Cette musique enchanteresse ne fit qu'affliger le bossu.

— Le bonheur ! cria-t-il, le bonheur ! Ah, pauvre fou ! pauvre fou !

Et il secouait la tête, se pressait les tempes dans les mains. Tout son corps tremblait, et un désespoir farouche se lisait sur ses traits bouleversés.

— Le bonheur n'est qu'une frêle bulle de savon, qui crève dès qu'on la saisit ! Pauvre rêveur ! Tu ne poursuis qu'un mirage, tout comme tant de rêveurs et de grands esprits. Une chimère ! Un mirage ! Tu bâtis des cha-



teaux en Espagne, châteaux qui s'effondrent tour à tour. Du bonheur, toi ? Oh ! Et il ricanna.

— Le bonheur te fuit, bouffon, et voilà la destinée qui s'approche, qui te saisit et t'écrase. L'avenir est sombre, fatal. Oh mon Dieu ! créateur du ciel et de la terre ! j'ai peur de l'avenir, j'ai peur !

Elevant les bras au ciel, il se mit à sanglotter désespérément. Parfois, quelques mots entrecoupés lui échappaient :

— Oh ! ver de terre qu'on écrasera ! Monstre, que l'on repousse du pied parce que tu es difforme, parce que...

Et le pauvre bouffon pleurait.

Quand les premiers rayons du soleil percèrent la nuit, et quand les étoiles pâlirent au firmament, il était penché, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. La nature semblait tressaillir à l'approche du jour, et le bouffon était toujours là, immobile. Peu à peu le jour se fit plus complet. Les oiseaux secouèrent leurs plumes humides de sorsée et se mirent à chanter gaiement leur chœur matinal. Sous les feuillages des grands arbres régnait encore une certain obscurité.

Riquet soupira profondément. A cet instant, il sentit une main se poser sur son épaule.

— Eh bouffon ! étais tu ivre ? Es tu venu caver ton vin ici ?

Riquet releva lentement la tête. Deux larmes coulaient sur ses joues et ses yeux contemplaient l'arrivant avec une détresse infinie.

— Sire ! balbutia-t-il en s'inclinant respectueusement.

En effet, l'empereur se trouvait devant lui. Il s'était approché en silence, perdu lui aussi, en une rêverie profonde, mais, distrait par le chant d'un merle, il avait relevé la tête et avait aperçu le bouffon.

— Majesté, je n'avais pas de vin à cuver. Excusez-moi. J'ai vidé la coupe, mais au fond je n'ai trouvé que de la lie.

— Tu pleures, bouffon ?

— Pleurez, prince ? — et la voix de Riquet trembla — Pleurer ? moi ? n'est-ce pas qu'il est étrange, Sire, de voir un bouffon pleurer ? Lui, qui doit rire, rire aux éclats, rire toujours !... Pleurer, oui... Il s'essuya les yeux.

— Vraiment, se sont des larmes ! Prince, c'est la rosée de mon âme, qui sort de mon cœur, à l'aube, parce que la nature est si belle, parce que les fleurs sentent bon et que les oiseaux chantent allègrement, parce que le bouffon, quand il a rejeté sa livrée, a, lui aussi, une âme qui recherche la beauté !... Ce n'est pas parce que le soleil monte à l'Orient étincelant... Sire, daignez m'écouter, car je remarque la pli de la réflexion sur votre front...

— Sur mon front, bouffon ?

— Oui, Sire, je lis dans les cœurs, même dans ceux des grands monarques !

— Tu veux me flatter, fou ?

— Ma langue ne connut jamais la flatterie. Je hais les flatteurs et je voudrais les démasquer, les piétiner, moi, le bouffon ! Les flatteurs possèdent d'ordinaire l'instinct de l'hyène et le courage du lièvre.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que Votre Majesté compte des héros parmi ses courtisans, mais aussi des lâches, des reptiles !

— Cette accusation ne serait-elle pas une lâcheté, Bouffon ?

La tristesse se lisait sur les traits de Riquet et ses lèvres s'agitaient fébrilement. Il éleva les mains en un geste de supplication et d'un ton profondément triste il poursuivit :

— Sire, je suis un homme et, pour vivre, pour gagner mon pain, — car je ne suis qu'un pauvre diable, — je dois amuser les autres, dès que j'ai pris la marotte et que je me suis coiffé du bonnet aux grelots de la folie... Ah !

cela n'est rien !... Sire, je suis Riquet, le bouffon, mais prince, ce bouffon s'agenouille devant vous, et vous supplie : Sire, lorsque je ne danse ni je ris, lorsque je ne flagelle pas les moqueurs avec la satire la plus aiguë,.... prince, j'ai un cœur qui souffre et qui est aussi apte à ressentir les plus nobles émotions, même lorsqu'un masque riconnant couvre le visage du nain difforme... Prince, je roiait que vous voudrez, mais parfois... oh ! je ne vous fait pas de reproche, Sire ! mais quand je souffre et suis triste, et si je suis seul en votre présence, nommé moi « Riquet » et non pas « bouffon » ou « fou ».

Il se tut. Une larme roula sur sa joue. Il y avait tant de tristesse répandue sur ses traits que l'empereur en fut ému : Cet homme possédait un cœur, une âme élevée ! Il voulait approfondir son bouffon, sonder ce cœur pour y découvrir les secrets qu'il y soupçonnait ; déchiffrer le drame caché sous ce masque de raillerie, de cynisme et de moquerie.

— Majesté, murmura Riquet.

— Relève toi, Riquet !

Le bouffon se leva avec un cri de joie.

— Oh ! merci ! merci... Vous êtes noble et bon... Vous avez un cœur compatissant. Oh prince, je suis difforme, laid, affreux ! Je suis une larve humaine, crapaud et singe ! On frappe le crapaud du pied et l'on de moque du singe... je l'éprouvai dans ma jeunesse. Mais sous la visquosité du crapaud et sous la grimace du singe l'homme a un cœur ! sous l'écorce amère de la noix se cache un fruit savoureux ; j'ai vu fleurir des lis dans un marais, et sous l'apparence médiocre du diamant brut se cache un rayonnement de soleil !

— Relève toi, Riquet, et... dis, que lis tu en mon cœur ?

— Ce que je lis en votre cœur ? dit le bouffon en regardant Charles. Que Votre Majesté se rapelle la séance de tir à Audenarde.

— La séance de tir ? répéta Charles.

— Prince, vous êtes un noble cœur et êtes né dans un pays où la sincérité est une vertu et un devoir. Sire, vous aimez la demoiselle, et votre amour est noble, mais la raison d'Etat s'élève contre votre mariage ! Vous souffrez, et pourtant vous devez rompre toute liaison ! Voilà la cause de votre douleur, prince, votre amour pour la belle Jeanne !

Perdu en ses pensées, Charles fixait les yeux à terre.

— Riquet, dit-il, tu as bien lu.

— Sire, chassez ces sombres pensées.

— Assez, Riquet, reprit le prince, je ne sais si je puis hésiter. Est-ce bien un devoir qui me défend d'épouser Jeanne ? Ne suis-je pas puissant ? Ne suis-je pas empereur ? Ne suis pas roi de la moitié de l'Europe ? La victoire ne suit-elle pas mes bannières ? Et pourtant je suis lié par des conventions, des mensonges sociaux ! Par une famille que l'on rejetterait et... oh !

Dans son impuissance, il serrait rageusement les poings.

— Oh ! pourquoi ne suis-je pas un pauvre diable ! Riquet, n'est-il pas étrange de me voir ainsi ? Vois, telles sont mes pensées aujourd'hui, et demain elles auront varié. Vraiment, je suis une énigme pour moi-même ! Parfois je pourrais embrasser toute la terre, tant est grande ma joie, et parfois j'aspire à une saine vie de famille.

Impatiemment, l'empereur allait de long en large. Dans les feuillages, les oiseaux chantaient à qui mieux mieux.

— Oui, une famille, dit Riquet, une femme pour laquelle on pourrait se sacrifier, un enfant avec lequel on joue, qui vous sourit, qui pleure ! n'est ce pas cela ?

Le front du prince s'assombrit. Il pensait à la belle Jeanne !

— Assez, Riquet, assez. Ris, chante, je veux que tu m'amuses !

— Prince, je ne puis chanter. Entendez comme les oiseaux gazouillent ! Ils chantent de bonheur et d'amour.

— D'amour ! s'écria Charles d'un air égaré. D'amour ! Riquet, est-ce vrai que tu aimes ?

— Moi ? cela serait étrange, n'est ce pas, un bossu, un bouffon qui aimerait une belle fille ? Un bouffon ! Et pourtant, pourquoi l'amour ne pourrait-il pas se jouer sur ses lèvres, à lui ! Le bossu n'a-t-il pas besoin, lui aussi d'une caresse, plus même que celui qui a épuisé toutes les volutes de la vie. Prince, quand j'étais jeune, quand j'étais un nain d'une quinzaine d'années, et que je voyais un couple qui s'aimait, oh ! mon cœur cessait de battre, tant ma souffrance était vive ! La douleur, le désespoir me pénétraient, et je pleurais parce que j'étais un bâtard de l'humanité, laid et difforme... un maudit ! Je pleurais... pleurais, et alors, alors...

Il se tut tout à coup. Il avait été sur le point de trahir le secret qu'il avait conservé si jalousement durant des années, notamment qu'il avait été marié et qu'il avait une fille. Les gentilshommes de la cour ne devaient pas savoir qu'il avait une fille ! Ce serait la faire devenir le jouet de leurs intrigues !

— Pourquoi te tais-tu ?

— Me taire, moi ?

— Aime-tu ?

— Moi, Majesté ?

— Ne nie pas. La nuit tu quittes le palais. Oh ! je ne te fais pas de reproche ! N'est ce pas, tu fuis avec précaution. On a vu, Riquet, que tu baisais une belle jeune fille au front.

Riquet était absourdi. Il ne savait que faire. Avouer à l'empereur que c'était sa fille ? Mais il voudrait peut-être la voir ! Et sa Blanche saurait que son père, qu'elle adorait, servait de jouet aux courtisans, qu'il était le bouffon, le fou de la cour ! Et cela pour gagner de l'argent ! Non ! cela jamais ! Et tout à coup, maîtrisant son émotion, il poursuivit humblement :

— Sire, j'aime tout ce qui est beau, juste et bon, j'aime ce qui diminue la douleur, ce qui sèche les larmes et ennoblit la vie ! J'aime les bons et les sincères, je hais l'oppression et la lâcheté. J'aime le peuple parce que j'ai souffert avec le peuple, malgré qu'il rendit mon enfance malheureux ! J'aime la solitude, parce que j'ai épuisé la coupe jusqu'à la lie ! J'aime les fleurs, les arbres, les oiseaux, les étoiles, parce que tout dans la création, est bon et généreux, parce que ces choses me consolent et sont comme beaume aux plaies cachées de mon cœur. Et pourquoi n'aimerais-je pas celle qui me fait vivre des heures pleines de joie céleste ? J'en ai le droit, n'est ce pas ? Un être qui me sourie, me caresse, me console, me... me... oh prince, prince, j'aime, j'aime, j'aime !...

A cet instant une sonnerie de clairons retentit. Charles prêta l'oreille.

— Riquet, dit-il, calme-toi. Je te quitte, mais nous reparlerons plus tard. Là bas, tu es le bouffon : mais, sans la marotte, tu es un serviteur fidèle.

L'empereur s'en alla, tout en se disant :

— J'aurai soin de faire avorter le complot des seigneurs. Si tous mes courtisans possédaient le cœur et l'intelligence de ce bouffon, je conquerrais le monde.

Tout la matinée durant Riquet arpenta anxieusement le jardin, en pensant à ce que venait de lui dire l'empereur. Et son cœur se serra ; une angoisse le saisit : pour sa fille. Oh ! si le soir était déjà là ! comme son impatience était grande de serrer sa fille dans les bras pour la regarder dans les yeux avec tendresse, tout en balbutiant son doux nom. Lorsque, l'après midi, il gravit l'escalier du palais, il aperçut dans la galerie d'Assche et deux courti-

sans, qui l'accueillirent avec un sourire.

— Eh ! comment va ta belle ? demande d'Assche.

Riquet s'arrêta un instant. Le sang lui monta à la tête ; un brouillard s'étendit devant ces yeux. Il connaissait maintenant le courtisan qui avait trahi son secret. Comme tous les autres, d'Assche avait subi ses railleries : il avait tout à craindre de cet homme.

— Un nain qui ose aimer !

Les railleries allaient leur train. Riquet regarda tous ses ennemis avec mépris. Il avait la marotte en main et sifflait un air.

— Noble Adonis ! dit-on en riant.

— Noble oui, appelez moi ainsi — je ne vous dis pas merci — Vous avez piétiné les plus hautes vertus — de hautes intelligences avez-vous abattues — vous avez brisé le cœur des vierges aimantes — sali et déshonoré toute chose flamande — mais, prenez garde, sire chevaliers — que le mouton piétiné — ne se redresse changé — en un lion furieux — qui vous écrasera, petits Messieurs !

A ces mots Riquet s'en alla, riconnant, laissant les trois chevaliers pleins de fureur et de désirs de vengeance.

— Cette nuit même la vengeance commencera, dit d'Assche, que le bouffon prenne garde !

Au milieu d'une apollotose pourprée, le soleil s'abaissait à l'occident et ses mourantes lueurs illuminaient encore les fleurs qui croissaient dans le jardin de Blanche, qui assise dans une charmille, causait d'amour avec le beau Lannoy, dont la noblesse ne lui était pas encore connue.

— Je vous aime, murmurait-il, je vous aime, à jamais... Vous êtes la lumière de mon œil, la joie de ma vie, l'idéal que je cherchais... à chaque heure, à chaque instant du jour vous me possédez, et votre image chérie flotte devant mes yeux.

Et, serrant tendrement les mains de son amie, il se releva lentement, jusqu'à ce que son haleine touchât à ses joues. Ils se contemplaient, les yeux dans les yeux, pleins du bonheur d'aimer, oubliant ce qui les entourait, délicieusement entraînés par ce beau soir de juillet, par le soleil couchant, par les murmures du feuillage et les senteurs des fleurettes, par le mystérieux silence.

— Je vous aime... je vous aime.

— Aimer, murmura-t-elle, amour ? Aimer et être aimée ! Entendre dire ces douces paroles par vous...

— Oui, dit-il, inspiré, tandis que tout son corps tremblait. Vivre pour un autre soi-même. Lire le désir dans des yeux aimés ; ne jamais s'adresser la moindre parole blessante, étudier le caractère... être fidèle, doux, prêt à se sacrifier...

— Mon amour ! murmura-t-elle, et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Oh ! si ce bonheur pouvait durer, pouvait durer toujours... sans aucune désillusion... jamais... jamais... rien que de l'amour !

Il leur semblait qu'une musique céleste emplissait l'air et que des fées invisibles jouaient des harpes de songe dans la charmille. L'heure sonna au clocher voisin. Blanche se dressa, effrayée.

— Ecoutez, dit-elle, neuf heures viennent de sonner... Oh ! partez... je vous en prie, partez, mon père va venir.

Tous deux s'étaient levés.

— Partir, maintenant que la vie est si belle et si douce ! Ma Blanche, pose la tête sur mon cœur, et rêvons.

Elle ne répondit que par un regard ineffable de ses yeux célestes ; il sembla à Lannoy qu'ils ressemblaient à des étoiles.

Ils se promenèrent lentement dans le jardin, tandis que les ombres du soir descendaient autour d'eux.

Un quart d'heure plus tard Blanche était assise, rêveuse, à la fenêtre de sa chambre et avait un bouquet de fleurs précieuses à la main. Dame Bérard la fit sortir de ses songeries en lui disant qu'elle s'était tenue quelque temps à la porte et avait vu arriver son père dans le lointain. En effet, quelques instant plus tard, Riquet entra et posait ses lèvres sur le front de la jeune fille. Il semblait très agité et la regarda fixement, si bien qu'elle remarqua son anxiété et son émotion.

— Père chéri, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, une fois qu'il eut pris place à côté d'elle.

— Moi, mon enfant ?... Rien, et pourtant... Oh ! comme je suis inquiet, chaque soir, en venant te trouver ! C'est comme si un malheur te menaçait...

— Moi, mon père ? Au contraire !

Riquet se tut et pencha la tête. Soudain il aperçut les fleurs. Il regarda sa fille d'un air interrogateur.

— Ces fleurs ?... Que signifie ?

— Mon père, qu'as tu donc ? N'est-il pas naturel qu'une jeune fille aie des fleurs et les aime ?

Elle devenait de plus en plus experte à déguiser ses sentiments.

— Si, mais ce ne sont pas des fleurs ordinaires, ce sont des fleurs rares, précieuses.

— Mais, petit père !...

Elle rit. Mais son rire sonnait faux. Riquet s'en aperçut.

— Petit père, dame Bérard les a reçues du jardinier de la famille d'Arenberg.

Il la regarda dans le blanc des yeux.

— Est-ce bien vrai ?

— Père, que crains tu ? Il se leva, lui serra tendrement les mains et poursuivit d'une voix tremblante :

— Ce que je crains ? Blanche, tu es ma vie, ma lumière, mon tout, mon Dieu ! Oh ! si on devait te toucher un cheveu de la tête, j'en mourrais ! Car je t'aime si tendrement, mon enfant, ma Blanche, ma Blanche !... Les chevaliers et les freluquets de cour se glissent par partout et prennent à la glu de leurs paroles dorées les innocents oiselets... Et toi, chérie, tu es noble et belle ! Et ensuite ? Oh ! il est impossible qu'un gentilhomme épouse une bourgeoise ! L'inévitable est là : l'abîme infranchissable creusé par la convention inepte, car bien souvent les bourgeois sont plus nobles de cœur que ces laquais de cour qui brisent le bonheur des autres sans remords !

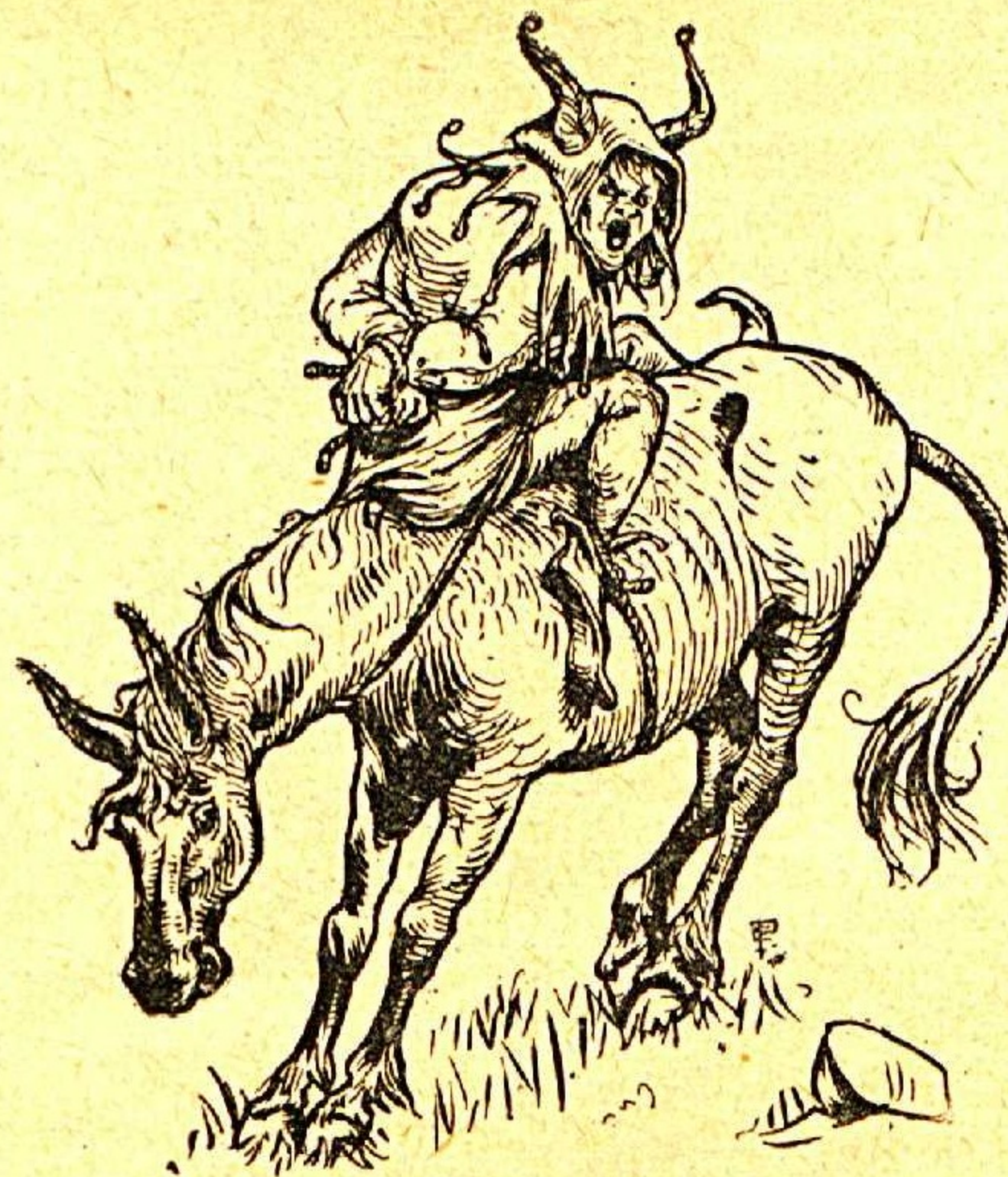
— Blanche, ma fille, poursuivit-il, en caressant les belles joues de la jeune fille, tu es pure et innocente, tu es le printemps, tu t'envirannes de parfums, tu es belle comme la nuit étoilée ! Plus que tout autre tu dois craindre, si l'on te découvre !... Et tu ne connais pas la vie !... Oh Dieu juste et puissant, s'il devait arriver que la fleur, que j'ai cultivée avec tant d'amour et de soins, soit flétrie, alors, je... oh ! ma Blanche !

Et Riquet tomba à genoux aux pieds de sa fille, et lui pressa les mains.

— Mon enfant, ton père t'en supplie, en pleurant... sois sur tes gardes ! sois sur tes gardes !

Blanche garda le silence pendant quelques instants. Elle souffrait le devoir de tromper son bon père, mais elle n'osait lui avouer la vérité. Et son bien-aimé était-il un de ces monstres, qu'on lui dépeignait sous un jour si sombre ? Il était noble comme l'or, et ses yeux reflétaient la bonté.

Elle se mit à consoler son père, à lui adresser mille doux noms, l'embrassa



CE MALHEUREUX N'ÉTAIT AUTRE QUE RIQUET LE BOUFFON. (page 330)

avec chaleur, lui serra les mains. Si bien qu'il oublia un instant ses soucis, était suspendu à ses lèvres, semblait se repaître de bonheur, pour avoir plus de courage le lendemain.

Elle avait ouvert la fenêtre. Douce, la nuit embaumait la pièce. Les étoiles scintillaient au ciel bleu. A minuit, Riquet prit congé de sa fille, qui l'embrassa tendrement, tandis qu'il murmurait :

— Blanche, sois sur tes gardes, Blanche !

Il partit et disparut dans les ténèbres qui régnaient sous le feuillage des grands arbres qui bordaient les deux côtés de la route. Il poursuivait pensivement son chemin, s'arrêtant parfois et songeant continuellement à sa fille.

Quand il fut éloigné d'environ cinq minutes de la demeure de Blanche, il s'aperçut un bruit suspect dans les broussailles qui bordaient la route. Il s'aperçut en même temps qu'il était suivi. Tout à coup il se sentit étreint par deux bras robustes, enlevé, jeté à terre, baillonné et lié de fortes courroies. Il n'avait pas eu le temps de se reconnaître : la soudaineté de l'attaque ne lui avait pas laissé le temps de se défendre, d'appeler au secours. Toute résistance était inutile. Était-il victime d'audacieux malfaiteurs, ou était-ce le commencement du complot ourdi contre lui par les gentilshommes, victimes de ses impitoyables

railleries ? L'obscurité ne lui permettait pas de distinguer les traits de ses agresseurs, dont le visage était d'ailleurs noirci à la suie. Il n'échangèrent pas un seul mot et lui bandèrent les yeux. Il se sentit soulevé et emporté par deux hommes. Sa première pensée avait été pour sa fille, dont le baiser lui brûlait la joue. Il ne savait où on le portait. Cette course silencieuse dura une heure. On finit par s'arrêter à une écurie, comme il le sentit à l'odeur pénétrante du foin. Il n'entendit plus que le ricanement de ses agresseurs qui s'enfuyaient.

Quelques heures après le lever du soleil, au moment où tous les ouvriers se rendaient à leur besogne, les rues de Bruxelles s'emplissaient d'une foule hurlante d'hommes, de femmes et d'enfants à moitié vêtus, gambadant autour d'un âne sur lequel était attaché un bossu, les mains liées derrière le dos. Il tournait le dos à l'animal qui, effrayé des cris de la multitude et des coups de baton qui lui pleuvaient sur l'échine, se mit à courir.

Le bossu était pâle comme un mort ; l'air lui manquait, sa respiration était haletante ; la langue lui sortait de la bouche. Il avait les yeux fermés ; quand, par moments, il les ouvrait, il s'y lisait un tel désespoir qu'il aurait attendri même un monstre.

Ce malheureux n'était autre que Riquet le bouffon !

La foule l'accompagnait comme un triomphateur, en gambadant, en chantant.

— Ah ! se lamentait le misérable, pitié... ayez pitié... Délivrez-moi, je vous en prie !

La foule imita ses lamentations et répéta en riant ses paroles. Un gamin tira violemment l'âne par les oreilles, si bien que la bête se mit à ruer ; à chaque soubresaut la buste du malheureux se contorsionnait lamentablement.

— Eh, bossu, en voilà une danse ! criait-on. Portes-tu tes écus dans ta bosse ?

— Pitié, ayez pitié... ma pauvre fille !... C'est pour ma fille unique !... Ayez donc pitié !...

On n'en faisait que rire de plus belle. Partout, dans les rues que traversait le cortège, les gens se mettaient à la fenêtre pour voir la cause de ce tumulte matinal. Une pierre traversa tout à coup l'air et vint frapper le bouffon à l'épaule.

— Ah ! pleurait Riquet, ne soyez donc pas si cruels... on m'a déjà frappé. Les pierres volaient de partout maintenant, tandis que l'âne, effrayé,

n'osait plus bouger. A la fin, un caillou frappa Riquet à la tempe. Quand la foule vit couler ce sang, elle resta un moment abasourdie, mais bientôt le manège recommença :

— Qu'on le lapide ! criait-on, qu'on le lapide !

— Nous lui ôterons sa bosse !

— Sa belle se trouve à l'intérieur !

— Monstre ! Animal ! Parle donc d'amour !

Et la pluie de pierres recommença de plus belle.

— Retenez l'âne, cria un homme du peuple, nous vêtirons le bossu d'une chemise blanche, lui mettrons un bonnet de nuit et qu'il nous chante des airs à boire.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Tout à coup un homme, taillé en hercule, fendit la foule. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Imbéciles, lâches que vous êtes ! Arrière, ou je vous casse la tête. Ma femme et mes enfants étaient malades, la misère affreuse allait venir. Mais, la nuit, il vint à nous, consola femme et enfants et nous sauva d'une mort affreuse ! Arrière, lâches, arrière !

Personne ne riait plus ; tout le monde était ébahi. Et parce qu'un des leurs osait dire celà, le peuple comprit sa cruauté. L'homme avait tiré son coutelas, et en coupa les cordes qui liaient le malheureux bossu. Il prit celui-ci sur ses épaules et le porta, à travers la foule stupéfaite, vers son logis.

Le soir tombée, Riquet, pâle et la tête bandée, entra en chancelant dans le palais impérial.

— Par Dieu ! s'écrièrent les courtisans, le bouffon a pris quelques verres de trop et une rixe a dû suivre !

— Eh ! bossu ! ivrogne !

La tête baissée, sans même lever les yeux, Riquet traversa les galeries où il aperçut quelques courtisans qui, à sa vue, éclatèrent de rire.

Quand il fut seul, le malheureux fondit en larmes.

— Je ne suis pas un homme, gémit-il, je suis pareil à Caïn le maudit,... je ne suis pas un homme !

Quand, le lendemain, l'empereur apprit ce qui était advenu au bouffon, il se mit en colère ; mais, à la réflexion, son irritation se calma bientôt.

N'avait-il pas dit lui-même aux courtisans qu'ils avaient beau jeu ? Mais jamais il n'avait cru que les choses allaient prendre une tournure aussi grave.

Il ne laissait pas d'être de mauvaise humeur, quoiqu'il ne put se dissimuler qu'il était la cause première de ce qui était arrivé, d'autant plus que sa dernière conversation avec Riquet lui revenait à la mémoire. Il se sentit pris de pitié pour le malheureux, et fit appeler d'Assche.

— Chevalier, dit Charles, je ne dois pas chercher longtemps pour trouver le coupable. C'est scandaleux !

— Sire, je ne nie pas que la farce ait eu des suites plus graves que nous ne supposions.

— En aucun cas cela ne peut excuser la soi-disant « farce. » Vous nommez cela une *farce*, pour moi c'est une vilénie.

D'Assche, intérieurement, se sentait plein de colère. Il balbutia quelques vagues excuses, disant que personne n'avait cru à des suites si graves, qu'on n'avait voulu que chasser le bouffon dans le parc impérial, mais que l'âne avait pris peur.

L'empereur répondit :

— Soit. Mais ce fut une trop grande humiliation. De plus, les déshérités de la nature n'ont que trop à souffrir des sarcasmes de leurs prochains. Veuillez faire part de mes paroles aux autres chevaliers impliqués dans cette triste affaire. Car dans le crâne de ce bouffon vit une intelligence avec laquelle celle de peu de courtisans pourrait rivaliser. Il a au surplus un cœur d'or et une âme noble !

L'empereur s'éloigna après ces paroles, laissant le comte en proie à ses sentiments de haine.

— Quelle mouche l'a piqué ? se dit-il. Ou sentirait-il de l'affection pour ce méprisable vilain qui, né d'un sang impur, ose se glorifier des bonnes grâces du souverain ?

D'Assche haïssait le peuple. Il n'avait pas de courage, mais excellait à tramer, dans l'ombre, des plans ténébreux, qui entraînaient toujours l'affliction et la honte. C'était un de ces hommes sans cœur, qui ne sentent jamais de pitié, qui brisent les cœurs et font pleurer des larmes de sang. Il considérait le peuple comme une vile matière, ne sentant pas sa propre indignité. Il était de ces nobles comparables à des monstres livrés à de bas instincts, sans aucune aspiration vers un noble idéal. Ses sentiments innés n'avaient fait que ce renforcer à la suite du séjour que d'Assche avait fait à la cour d'Espagne.

Quand l'empereur eut disparu à ses yeux, il s'arrêta un instant. Il ricanait.

— Prince, fais ce que tu veux, toi même nous as poussés sur la voie, et nous poursuivrons, car je hais ce bossu, et j'ai un plan en tête. Voici venir le comte de Beugrand, un de mes complices de cette nuit.

D'Assche et de Beugrand ne portaient qu'un costume de cour fort simple. Après les salutations d'usage, ils pénétrèrent, par une longue galerie, dans un appartement éloigné, où d'Assche fit part à son compagnon de ce que l'empereur lui avait dit.

— Et pourtant, poursuivit-il, je veux me venger du bossu qui nous poursuit nuit et jour de ses sarcasmes ; c'est un insecte venimeux que nous devons écraser. Oui ! j'y trouve plaisir à le torturer, je le poursuivrai jusqu'à ce qu'il disparaisse. Comte, puis-je compter sur vous ?

— Oui, d'Assche ! Je hais également ce nain qui se donne des airs de géant. Il m'a insulté en présence de simples soldats, et m'a exposé à leurs rires !

— La vengeance sera terrible : vous me jurez assistance ?

— Vous avez ma parole.

— Bien. J'ai un plan. Mais il me faut encore un confident. Un seul, car il ne faut pas que beaucoup connaissent le secret.

— En effet, sinon ce n'en est plus un.

— Je vais récolter quelques renseignements qui me manquent. L'or et les bijoux m'aideront à les conquérir. A cet après-midi !

— Au revoir, d'Assche, j'attends de nos nouvelles avec impatience.

d'Assche sortit du palais. Une heure après, il se trouvait dans le sentier où Riquet avait été assailli, et qui conduisait à la demeure de Blanche.

Le comte suivit le chemin à pas lents, comme absorbé par ses réflexions et bientôt il arriva à la maison, perdues dans le feuillage.

— La colombe est bien cloîtrée, et l'anesse qui la garde ne montre pas le bout de ses longues oreilles... Bah ! attendons.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit et dame Bérard parut sur le seuil. d'Assche la salua, et s'approcha d'un air aimable. Il était expert en flatterie, et bientôt il eut gagné la confiance de la vieille, qui ne se dissimulait pourtant pas que Blanche était en jeu.

Bientôt d'Assche sut la vérité : Blanche était la fille d'un bossu.

— Et ce bossu la visite régulièrement ?

— Oui, à la tombée de la nuit. Mais pas tous les jours. Il reste alors jusqu'à minuit. Il l'aime tant !

— Mademoiselle Blanche, reprit d'Assche, m'inspire beaucoup de sympathie, quoique je ne la connaisse pas. Ne pourrais-je la voir ?

— Sire chevalier, le père le défend.

— Mais je ne veux lui parler qu'un instant. Je ne lui veux d'ailleurs que du bien.

Ce disant, il mit quelques pièces d'or dans la main de la vieille.

— Où est la demoiselle ?

— Au jardin.

— Menez moi dans une chambre d'où je puisse la voir.

Les carolus étaient des arguments irrésistibles pour la vieille. Elle fit donc ce qui lui était demandé et bientôt d'Assche put satisfaire sa curiosité. La beauté de Blanche ne manqua pas de faire impression sur lui. Il la contempla comme un faucon qui guette sa proie, et quitta le logis, sûr de sa prochaine vengeance.

Il n'oublia pas d'inspecter soigneusement la maison, sa situation et son entourage.

En rentrant au palais, il regarda Riquet d'un air de défi :

Celui-ci allait s'éloigner, mais, se retournant, il toisa ses adversaires :

— On pend les petits malfaiteurs — mais les grands voleurs — restent en liberté — leur nom glorieux et respecté !

Il se hâta de partir, car cette fois la fureur des gentilshommes atteignait son paroxysme.

— Messieurs, dit d'Assche en les calmant d'un geste. Rappelons-nous le proverbe : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ! Nous aurons notre revanche.

Les camarades de d'Assche s'aperçurent qu'il avait quelque plan en tête, et un observateur eut frémi, à voir son regard faux.

Pendant ce temps, le pauvre Riquet s'était réfugié au jardin et se lamentait comme de coutume :

— Quand donc viendra la fin de mon martyre ? Pourquoi ai-je mérité tel tourment ? Ma pauvre fille ! Je sens qu'un danger te menace, je voudrais être constamment auprès de toi pour te protéger et te conseiller, et je ne puis ! C'est à la faveur de la nuit que je dois te voir. Ma Blanche ! sois sur tes gardes, prie Dieu qu'il te protège !

Tandis que le bouffon s'agenouillait, tendant les mains au ciel, Charles, qui avait déjà perdu toute idée, de vengeance, s'était approché, accompagné de Lannoy, du groupe des gentilshommes, qui s'inclinèrent respectueusement. Lorsqu'il eut passé, d'Assche murmura :

— Ce Lannoy ne quitte plus l'empereur !

Ce disant, il s'éloigna : il voulait ruminer ses plans envers la fille du bossu, et se demandait quand arriverait le moment propice. Il était résolu à l'enlever. Il ne manquait pas de serviteurs qui l'avaient déjà servi souvent en pareille circonstance. Il pouvait se fier à eux. Il se demandait plus qu'une chose. Où conduire la jeune fille après l'enlèvement ? Tout à coup, il poussa un véritable rugissement de joie :

— J'ai trouvé ! Dans trois jours l'empereur donne une fête. Je m'éloigne dans la soirée. Riquet ne peut abandonner le palais. Voilà le moment propice. Allons, d'Assche ! à l'œuvre ! Je vais rester à la fête jusque vers onze heures, et, quand je reviendrai vers deux heures de la nuit, tout sera terminé. Mes serviteurs se chargeront de transporter la fille au lieu indiqué.

Tout à coup, il aperçut le bouffon qui, les yeux remplis de larmes, venait du jardin.

— Ah ! s'écria d'Assche, penses-tu à ta belle ?

— Moquez-vous de moi tant que vous voulez, dit Riquet, en élevant solennellement la main : n'ayez aucune pitié, mais je vous dirai ceci : Quoi qu'il arrive, quoi que vous puissiez ruminer à mon égard, n'oubliez pas que là haut il existe un Dieu vengeur, qui saura vous punir.

Et il s'éloigna, tandis que le courtisan éclatait de rire.

d'Assche, à force d'argent, s'était encore introduit dans la demeure de Blanche, dont il connaissait maintenant toutes les particularités. Dans le courant de la nuit de lundi à mardi, tandis que le père amuserait la cour, la fille serait enlevée.

Dans l'après-dinée de la veille de la fête, Riquet quitta la cour et se dirigea vers la demeure de sa fille. Il n'avait pas su maîtriser les noirs pressentiments qui l'oppressaient. A proximité de la maison, il aperçut un chevalier qui venait de cette direction. A un détour du chemin, les deux hommes s'aperçurent et le bouffon reconnut Lannoy, qu'il respectait. Pourtant, une crainte soudaine se fit jour en lui : Lannoy venait-il de la maison de Blanche ? Quand il eut frappé

à la porte, et que dame Bérard lui eut ouvert, il balbutia quelques paroles.

— Votre fille est au jardin, dans la gloriette.

Il y alla aussitôt, et sans faire le moindre bruit, il regarda : il vit sa fille, rêveuse, un sourire de bonheur aux lèvres, contemplant une bague, où scintillait un diamant. A cette vue, le bouffon sentit la tête lui tourner, il chercha un point d'appui : le feuillage décela sa présence, et Blanche, effrayée, cacha le bijou.

Quand elle leva les yeux, elle aperçut son père devant elle, chancelant, comme ivre.

Elle n'était pas moins émue que lui et ne put proférer de parole.

— Mon enfant, dit enfin Riquet, suis moi à ta chambre, j'ai à te parler.

Blanche n'osa pas désobéir, mais elle tremblait, quand ils furent seuls, il lui saisit les poignets et s'écria :

— Ma fille, ma fille, je crains pour toi !

— Petit père, pourquoi donc, que t'ai-je fait !

— Non, tu n'as rien fait de mal : tu as suivi l'inspiration de ton cœur, et tu n'as pas écouté mes conseils. Mais je t'en supplie, au nom de tout ce que je souffre pour toi : oublies cet amour,

Blanche jeta un cri. Elle regarda son père avec étonnement.

— Non, ne nies pas, ma petite ! Mais, je t'assure, cet amour causera ta perte !

— Comment peux-tu dire cela ! Depuis que j'aime, je suis si heureuse ! Il est si bon !

— C'est un gentilhomme.

— Un gentilhomme ! s'écria-t-elle avec émoi. Ne suis-je pas ta fille !

— Oh ! Candeur ! oui, tu es ma fille, et voilà pourquoi tu ne pourras être sa femme.

— Le connais-tu, père ?

— Oui, et je n'aurais pas attendu cela de lui.

— Mais père, pourquoi hais-tu les chevaliers de cette manière ?

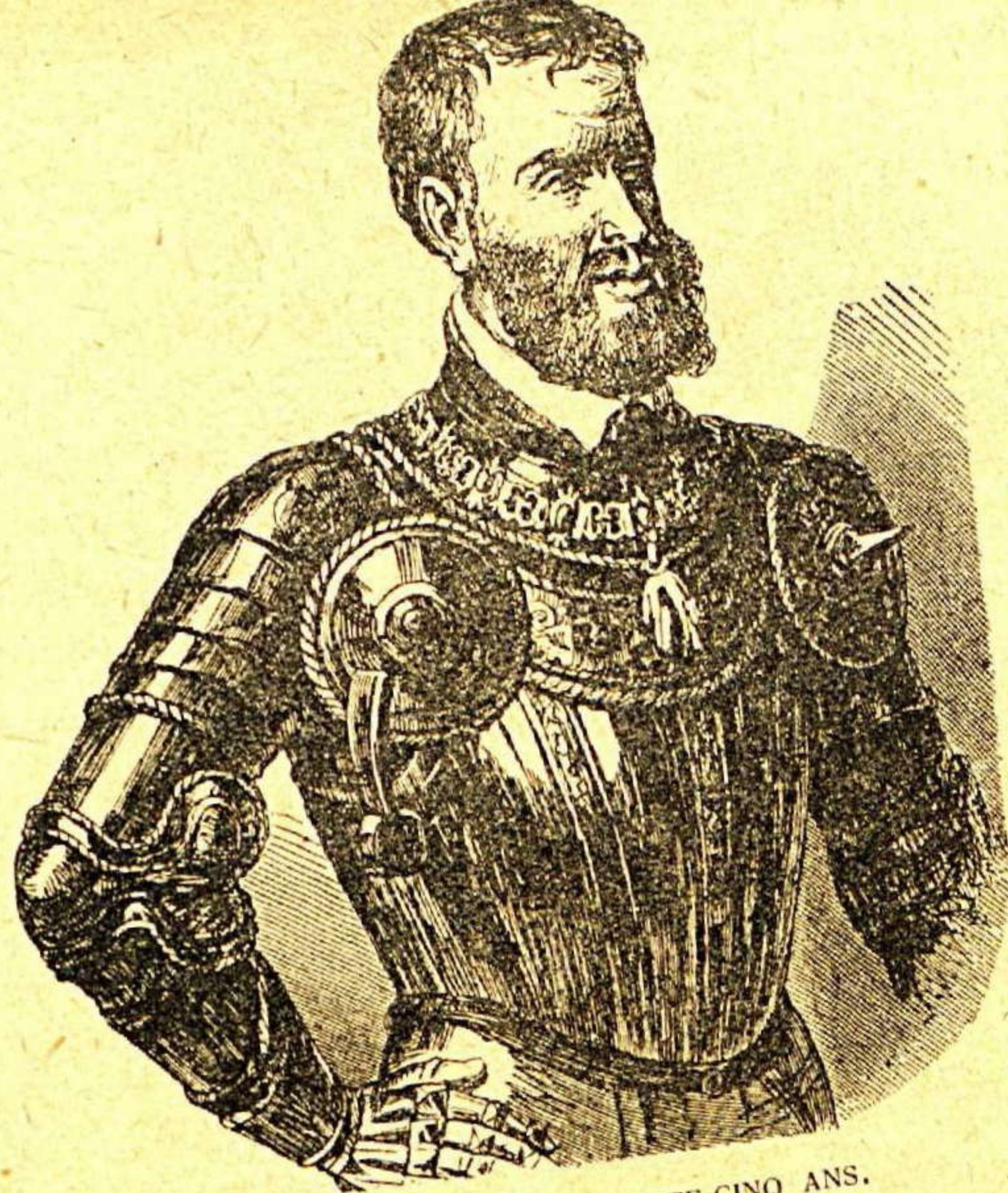
— Par ce que j'ai beaucoup souffert par eux, par ce que je les connais.

— Mais comment les connais-tu ?

— Ah ! voilà ! tu les verrais rire en sachant que tu es la fille d'un bossu et ce qui plus est... la fille du... du bouffon de l'empereur !

Et, comme accablé par sa confession, il s'écroula aux pieds de sa fille.

Blanche semblait abasourdie, mais bientôt elle se reprit :



CHARLES QUINT A TRENTE-CINQ ANS.

— Eh bien, père, qu'importe ! Ne m'aimes-tu pas ? N'es-tu pas noble de cœur et d'esprit ? N'as-tu pas compassion de tous les malheureux ?

— Oui, c'est mon propre malheur qui m'a appris cela. Je t'ai toujours caché mon métier...

— Qu'importe, père, puisque je t'aime !

— Oh ! ma chérie ! Oui, n'est-ce pas ? Et je t'aime aussi, d'un amour véritable, parcequ'il est exempt de toute passion mauvaise. Je t'en adjure, que les rêves ne t'éblouissent pas : Jure le moi sur les cendres de ta mère ! Il le faut.

— Il ne me repoussera pas par ce que tu es bouffon.

— Malheureuse enfant ! La cour, sa famille, tout s'oppose à votre union ! Tous mes soins auront été superflus ! Tu seras séduite, abandonnée, et que ferais-je alors, moi ?

— Mon père, je ne quitterai cet amour qu'avec la mort !

— Comment ! la passion aurait-elle déjà fait de tels ravages, dans ton cœur ! Si tu es malheureuse, j'en mourrai !

Le bouffon était au paroxysme du désespoir.

— Non, non ! dit-il. Jamais tu ne seras à lui !

— Ne suis-je donc pas maîtresse de mon propre cœur ?

Riquet éclata en sanglots :

— Je n'aurais pas attendu cela de toi, mon enfant. Mais il vaut mieux pleurer maintenant que lorsqu'il sera trop tard ! Je veux que tu rompes, que tu abandonnes cet amour funeste, je le veux !

— Je ne veux pas ! je ne veux pas ! Je l'aime ! je l'aime plus que la vie !

Riquet sentit le sang lui monter à la tête ; il avait tant souffert qu'il ne se rendait plus compte de ce qu'il faisait :

— Est-ce là ta dernière parole ? rugit-il.

— Tu l'exiges ? Eh bien, je ne l'abandonnerai pas ! Plutôt mourir !

— Mon Dieu ! s'écria le bouffon. Voilà donc ma vie ! Ayez donc des enfants, soyez bons pour eux : voilà votre récompense !

— Je l'aime, père !

Riquet ne se possédait plus. Il s'élança sur sa fille, lui prit le cou entre ses mains puissantes.... Blanche jeta un cri terrible.... et le malheureux s'écroula, râlant, le désespoir au cœur....

Blanche s'était évanouie sur sa chaise. Quand elle revint à elle, le père s'agenouilla devant elle en lui baisant les mains :

— Blanche, dit-il, Blanche, pardon pour un père que le malheur a affolé. Par amour pour toi, j'ai déjà tant souffert. Et penser que je te perdrais, non, non !... J'en parlerai l'empereur, plutôt mourir que vivre ainsi !

Et le malheureux s'éloigna, le cœur oppressé d'un poids que toutes les forces du monde ne pouvaient enlever.



CHAPITRE XVIII.

L'enlèvement.

Le lendemain, quand les cloches du couvent voisin sonnèrent neuf heures, Blanche souhaita la bonne nuit à dame Bérard et monta. Elle resta longtemps à rêver devant la fenêtre ouverte, souriant aux étoiles, et pensant à son amour. Elle forgea mille beaux plans d'avenir, quand elle se souvint de la scène de la veille, elle soupira profondément et de lentes larmes coulaient sur ses joues. La nuit dernière elle avait pleuré de longues heures, mais avait résolu de ne pas renoncer à son amour. Vers le matin, fatiguée, elle s'assoupit, et après quelques heures de sommeil, elle se réveilla réconfortée et pleine de confiance dans l'avenir. Elle s'essuya les yeux, et fit sa prière.

Lentement, la journée se passa en rêveries d'avenir. Elle se berçait d'illusions et s'imaginait déjà son bonheur futur. Elle se voyait sous ses blancs habits de mariée. Quand le soir vint, elle était accoudée à sa fenêtre, et bercée par ses pensers d'amour et par la chaleur du soir d'été, elle s'assoupit.

Vers onze heures, dame Bérard fut éveillée par des coups frappés à la porte. Elle courut ouvrir, songeant à Riquet, et vit s'élaner deux hommes masqués. Elle n'eut pas le temps d'appeler au secours : on l'avait déjà baillonnée, sans faire grand bruit. Les étrangers refermèrent la porte, après avoir lié les mains de la vieille, qu'ils abandonnèrent dans le corridor. Marchant sur la pointe des pieds, ils arrivèrent à la chambre de la jeune fille.

— C'est ici, fit l'un. Je n'entends rien : elle dormira sans doute. Notre besogne sera facilitée d'autant.

Un instant après, ils pénétraient dans la chambre. Blanche s'était réveillée et poussa un cri à leur vue ; la surprise lui rendit d'abord toute parole impossible.

— Il faut que vous nous accompagniez au plus vite !

— Que me voulez-vous ?

Sans s'attarder à lui donner des explications, les individus s'avancèrent vers elle, la saisirent, lui lièrent bras et jambes. Blanche s'évanouit entre leurs bras.

Quelques minutes après, un piétinement de chevaux retentissait sur la chaussée : deux cavaliers, dont l'un portait une femme en selle galoppaient dans la nuit.

Un peu après minuit, un homme, haletant, tout en nage, s'arrêta devant la demeure où venait de se passer le drame que nous venons de relater. Il semblait exténué, et chancelait.

Un sombre pressentiment l'agitait. Il s'élança vers la porte, voulut frapper mais elle céda et roula lentement sur ses gonds. A cette vue, Riquet, car c'était lui, jeta un cri d'effroi et s'élança dans la maison. Dans le corridor il buta contre un corps étendu à terre : en un instant, il eut débarrassé la femme de son baillon et l'interrogeait fiévreusement :

— Blanche ! dit-il, femme, dis moi où est Blanche !

Et sans même attendre la réponse, il monta comme un fou à la chambre de sa fille. On devine le reste ! il vit la chambre vide, la fenêtre ouverte. Il tomba sans mouvement, se releva, d'un bond, toujours hurlant :

— Ma fille ! ma fille !

Dame Bérard l'avait suivi en pleurant et lui raconta ce qui s'était passé. La douleur du malheureux était navrante. Ne se possédant plus, il saisit la femme par le bras, et lui cria.

— Qui a fait cela ? Je veux le savoir ! C'est toi qui a introduit un homme auprès d'elle, et c'est lui qui a fait le coup !

— Non, non ! Je ne le crois pas. Ecoutez, un autre chevalier est venu aussi, deux fois, sans que Blanche le sache. Il m'interrogea sur tout et...

— Deux gentilshommes ! L'un d'eux est le misérable ! Il ne cessa de répéter cette injure, tout en se tordant les mains.

— Ma fille ! ma pauvre petite fille ! Enlevée ! Oh ! je saurai bien les trouver !... Il faut que je les trouve.

Et, les bras crispés en un geste de vengeance, il disparut dans la nuit.

Voilà une heure que d'Assche est revenu au palais et, durant ce temps, il s'est efforcé de se trouver toujours à proximité de l'empereur. Tout à coup, une rumeur se fait entendre au fond de la salle :

— Le fou ! le bouffon !

— Eh ! Riquet ! s'écria un gentilhomme, à moitié ivre et au nez rouge, un vrai Falfstaff, qui ne faisait que boire et rire. Eh ! bouffon ! que se passe-t-il. Tu es pâle comme un mort.

En effet, Riquet était dans un état lamentable. Il chancelait ; sa tête branlait sur ses épaules, ses yeux étaient fermés à demi, et un râle étouffé sortait de sa gorge. La meute qui l'entourait ne lui laissait pas de repos. On le harcelait, on le poursuivait de sarcasmes, on exigeait des chansons, des réparties spirituelles. Ou le bousculait et ou l'insultait, le traitait d'ivrogne, quand tout à coup, se redressant, il promena autour de lui un regard chargé d'éclairs. Alors, fendant la foule, il vint s'abîmer sur les marches du trône impérial.

— Ecoutez tous, s'écria-t-il, je veux chanter. Je veux chanter une ballade. Mais ce n'est pas le fou que vous voyez ici, c'est un homme, une homme misérable et torturé, mais en qui vit une âme pareille à la vôtre. Echanson, donne à boire, tends moi un bocal rempli de vin.

Il n'en pouvait plus. Oppressé, il manquait de souffle. La cour, un peu étonnée, s'était rangée autour de lui. Il vida la coupe que l'échanson lui avait tendue et reprit :

— Il y avait un fois un père, bossu comme moi, et ce bossu était un homme au cœur noble... Une âme élevée habitait de corps de réprouvé. Ce bossu avait une fille, et accomplissait pour elle les pires choses : il était bouffon de cour, mais un sourire de la pure enfant compensait toutes ses peines. Il l'aimait, la protégeait et son sourire l'ennivrait. Il la tenait éloignée de la vie parce qu'il savait quels dangers elle y aurait couru, à cause de sa beauté angélique... Echanson, sers moi... Remplis ma coupe, l'histoire est pénible à dire !

Le silence régnait. L'empereur s'était séparé du groupe de courtisans et regardait fixement le bouffon. de Lannoy était près de lui. D'Assche souriait méchamment, à la dérobée.

— Mais l'enfer a ses suppôts partout. Rien de pur n'échappe à son étreinte. Que diriez-vous, belles dames, si l'on vous ravissait votre enfant ? Vous souffririez, vous pleureriez des larmes de sang, vous voudriez la mort de celui qui se rend coupable d'un tel forfait ! Vous le maudirez, celui qui vous a martyrisé, vous le poursuivriez à mort !

Il s'arrêta, suffoqué. Ces paroles avaient étonné la cour.

— Que nous importe ? murmurèrent les indifférents. Mais l'empereur domina les rumeurs et, s'avançant.

— Que vous a-t-on fait ? dit-il

— Sire, murmura le bouffon, en se jetant à ses pieds, Sire, j'avais une fille, ma Blanche, et... on me l'a enlevée... cette nuit.

L'empereur regarda ses courtisans. Nul ne bougea, ni ne souffla mot.

— Relève toi, Riquet, et parle ! Quel est l'auteur de ce forfait ?

Le bouffon se releva :

— Rendez moi mon enfant, Sire ! Un chevalier, que je respectais, s'est introduit chez ma fille en payant la servante, et lui a volé son amour.

— Qui est ce chevalier ? demanda l'empereur.

— C'est de Lannoy, Sire !

Cette accusation produisit une émotion intense.

— Oui, c'est lui qui a lié connaissance avec ma fille, ce doit être lui qui l'a enlevée.

— Sire, dit de Lannoy, en s'avançant : je ne me défendrai pas. Vous me connaissez tous. Je ne ferais pas de mal à un oiseau, et, si j'aime une femme, mon amour est sincère. Je pardonne à ce malheureux. La catastrophe qui le frappa le rend fou. Mais, qu'il me réponde : où demeurerait sa fille ?

— Ma fille, ma petite Blanche ? Mais, à Anderlecht, chez dame Bérard. de Lannoy chancela, il porta la main à son cœur.

— Enlevée ? Mais, c'est elle, Sire, c'est elle que j'aimais. Je ne rougis pas de le dire, je l'aurais épousée, si j'avais dû déchoir. On l'a enlevée ? Malheur au ravisseur ! Je le défère à la justice de l'empereur.

Le chevalier tira son épée et son œil étincela :

— Je provoque celui qui a fait cela !

Personne ne répondit. de Lannoy rengaina, et dit :

— Je suis heureux que ce n'est pas un gentilhomme qui a commis ce lâche attentat.

Riquet s'était jeté aux pieds de de Lannoy :

— Merci, noble jeune homme, disait-il, pardonnez mon injuste accusation. Nous trouverons Blanche. Nous ne chercherons pas bien loin. Je ne nomme personne, mais, demain, j'accuserai !... je le jure !

Et le bouffon se redressa, fixant sur d'Assche un regard terrible. Celui-ci essaya encore de sourire, mais on remarqua qu'il n'était pas à son aise. L'empereur réfléchit quelques instants, et quand il releva la tête, ses yeux lançaient des éclairs.

— Je vous déclare, Messieurs, que désormais, pour des cas pareils, la justice suivra son cours, que le coupable soit noble ou vilain.

Et le prince quitta la salle.

Les Facéties de Charles-Quint

